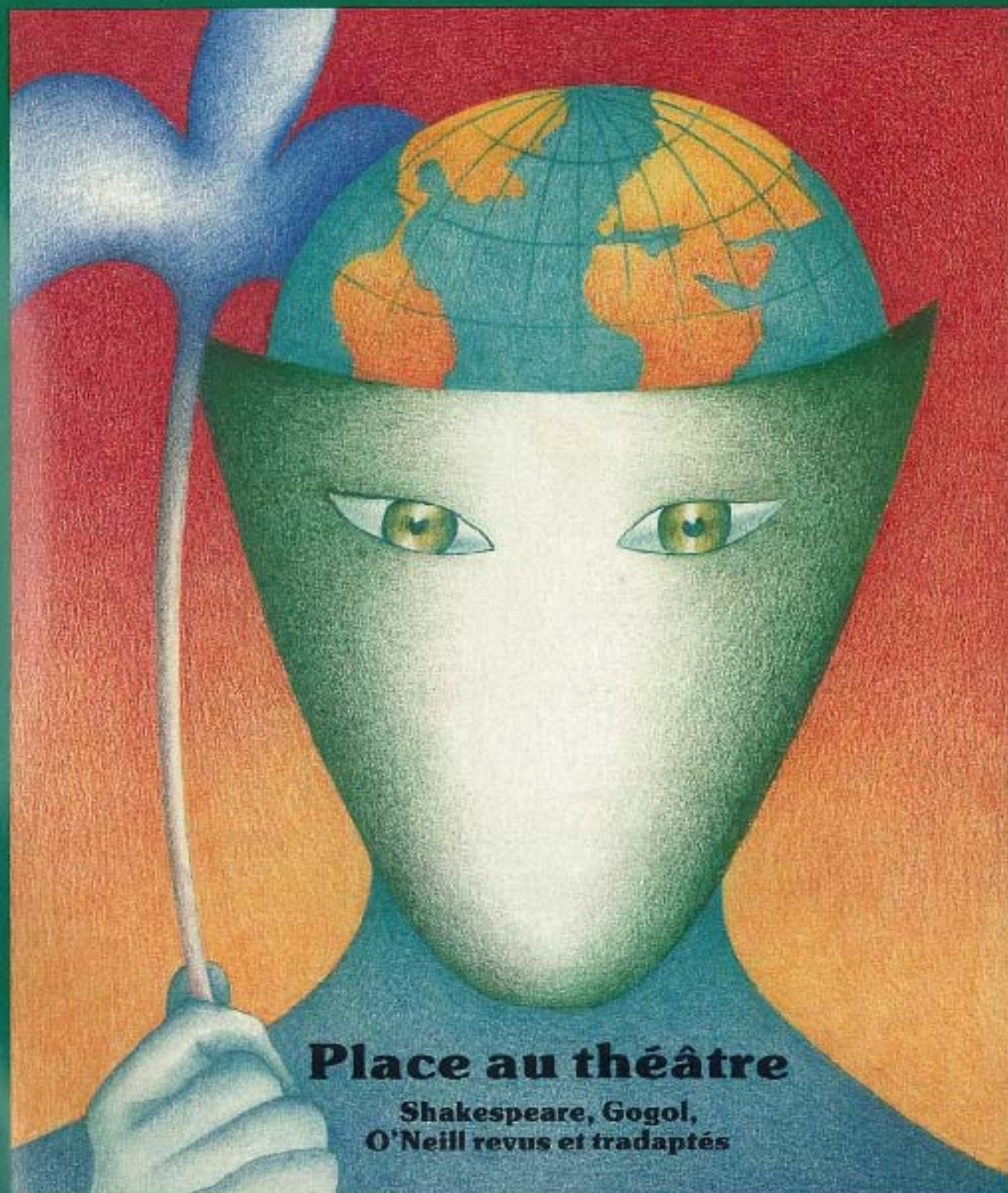


Don't Miss
A Day's ABC's!

chic



Place au théâtre

Shakespeare, Gogol,
O'Neill revus et traduits



Magazine d'information sur la langue et la communication

Numéro 12, mars 1986

Tenue de livres R.F. inc.

- Comptabilité générale
- Impôt



3590, rue Ontario est
Suite 101
Montréal, Qué., H1W 1R7
(514) 526-2804

Robert Filiatreault

Montréal Trust

Services offerts:

Comptes d'épargne et de chèques
Fonds de placement Prêts hypothécaires
Planification testamentaire et successorale



Montréal Trust

Chez nous, vos intérêts sont bien servis.

Si vous souffrez
de harcèlement textuel,
consultez nous!

738-5827

Wilfrid Boudreau

Interpretex

Service de Traduction

4596, Place de la Savane, Suite 23

Montréal, H4P 1Z6

SERVICE DE TRAITEMENT DE TEXTES



- Entrée de texte
- Mise-à-jour rapide
- Impression finale
- Prête pour caméra
- Communication
- Photocomposition

(514) 669-5955

1950 DE LA CONCORDE, SUITE 201
DUVERNAY, LAVAL, QUÉBEC H7G 4P5



(514) 485-9373

558, Notre-Dame
Saint-Lambert, Québec
J4P 2K7

yves gosselin



Josée Ouellet Simard

(514) 663-8448

traduction spécialisée
et administration

458, rue de Guyenne
local-des-rapides
H7N 4A3

Adam, Authier, Boyer, Therriault et associé
Comptables agréés/Chartered Accountants
405 Victoria Bureau 510,
St-Lambert, Qué. J4P 2J2
Tél. (514) 671-1900 — (514) 661-5556

(514) 523-4895

Pierre Marchand

Traducteur-rédacteur

1754, rue Wolfe
Montréal (Québec)
H2L 3J8

Pour commencer

Comment lisez-vous les revues ? Si la question vous paraît oiseuse c'est que vous n'avez jamais eu à y réfléchir. Il faut se regarder lire. Allez, faites l'exercice ; les langagiers y trouveront sans doute des tuyaux utiles à la pratique de leurs métiers.

Pour ma part, c'est avec *l'Actualité et Harper's* que je me suis ainsi piégée. Et j'ai confirmé mes résultats auprès de quelques copains. Certes, compte tenu de la taille de l'échantillon, mon sondage tient plutôt de l'intuition que de la science. Nonobstant, je vous livre ici quelques résultats : principalement, on lit semble-t-il **par étapes** — comme si un magazine était un gâteau cu avec une pyramide avec le plus léger en haut et le plus lourd en bas.

Ainsi, pour commencer, on écrème : titres, légendes, encadrés, brèves, peut-être un article long qui capte l'intérêt pour une raison toute personnelle. On catalogue : tel article, on ne le lira que chez le dentiste ; tel autre, on s'en délecte d'avance ; un troisième, c'est de la littérature de ***. Plus tard on revient au début (ou à la fin, selon ses petites habi-

des), et on attaque un deuxième étage. Et caetera.

Il en découle des curieuses conséquences. Par exemple, que l'habillage des articles (titre, chapeau, jus, intertitres, et le reste) doit être convaincant et, sinon racoleur, du moins intrigant. Parmi tant d'autres, un détail qu'Elaine Potvin, du comité de révision, a souligné récemment : puisqu'on lit de façon indisciplinée — et que notamment on ne lit pas toujours l'un après l'autre le titre et l'article —, l'attaque (la première phrase) ne doit pas répondre à une question posée par le titre.

Comme quoi même dans nos loisirs (lire *Harper's*, c'est une de mes plus grandes délectations), nous travaillons à améliorer notre produit. Et vous, comment lisez-vous *Circuit* ?



Avec son article sur la traduction, Jean Delisle tire sa révérence au comité de rédaction. C'est désormais une autre revue, la chanceuse, qui profitera de son



enthousiasme et de sa finesse de jugement.

Depuis la création de *Circuit*, Jean Delisle a notamment :

- publié plusieurs articles mémorables, dont « Laissez-vous des défis aux mouches ? » (à relire absolument !)
- obtenu plusieurs collaborations de l'étranger ;
- apporté ses lumières au comité de rédaction ;
- inauguré la chronique « Faits, dits et chiffres », qu'il continuera d'ailleurs d'alimenter, question de rester en contact.

Pour le comité,
Johanne Dufour

Circuit

Circuit, n° 12, mars 1986

La tradaptation

3

flore, les peuples et les glaces du Grand Nord. Cela a valu un prix de traduction à Michel Buttiens.



Au théâtre, huit traductions sur dix adaptent la pièce originale. Dans ce dossier, le rideau se lève sur un métier peu connu, celui de tradaptateur. L'enquête nous mène, par des détours insoupçonnés, jusqu'à l'inconscient collectif des Québécois.

Le voyage de l'iceberg, le voyage du Titanic

11

Traduire des comptines terre-neuviennes, apprendre à connaître la faune, la

Sur le vif

13

De grands prix à deux nombres de la STQ. En Arles, à Paris et à Montréal. Le pouvoir des journalistes. Mises à pied chez les traducteurs.

Des mots

16

Claude Bédard ressort son sac à malice, and Elaine Kennedy goes back to the future, or perhaps forward to the past.

Des livres

19

La planète souffre-t-elle d'un cancer linguistique généralisé ? Le *Dictionnaire de droit privé* : un modèle du genre. Et pour les amateurs de confidences, les allées et venues langagières de Julien Greer.

Des revues

23

De la Finlande au Nouveau-Brunswick, des *buffalo chips* et *praline cysters* de la Saskatchewan aux québécismes, de l'interprétation à la révision...

Des techniques

26



Illustrez vos fiches électroniques avec *Thunderscan*.

Court-circuit

28

Andy's ABC's.
Printed for posterity on this page
Are the shrewd sayings of a sage.

Ne cherchez plus les mots pour le dire...

GRAND DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE LAROUSSE 10 volumes, dernier tome paru en 1985	1 500,00	350,00
DICTIONNAIRE ANGLAIS-FRANÇAIS DES SCIENCES MÉDICALES ET PARA-MÉDICALES W. J. Gladstone, 2ème édition, EDISEM/MALCOLM 1984.	89,25	84,95
DICTIONNAIRE DES TERMES NOUVEAUX DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES SOJS LA DIR. DE G. Quemada, C.I.L.F. 1983	105,60	99,00
LE ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE 9 volumes, S.N.L. 1985.	750,00	675,00
HARRAP'S NEW STANDARD FRENCH & ENGLISH DICTIONARY 4 volumes, (2 vol. anglais-français, 2 vol. français-anglais)	59,95/ch.	53,95/ch.
HARRAP'S FRENCH & ENGLISH SCIENCE DICTIONARY 1985.	49,95	47,95
DICTIONNAIRE DE LA COMPTABILITÉ ET DES DISCIPLINES CONNEXES F. Sylva, I.C.C.A. 1982.	28,50	26,95
DICTIONNAIRE DE LA PRODUCTIQUE F. Artigue et al., 1000 termes, 300 pages, relié, Hermès 1985.	75,00	69,95
à paraître sous peu. DICTIONNAIRE DES INDUSTRIES 35 000 termes techniques, index anglais-français C.I.L.F. avril 1986. * prix de souscription valable jusqu'au 30 avril 86. Après cette date, le prix sera de 240\$.	240,00	190,00*

Maintenant ouvert de 9 à 9 même le dimanche

Champigny

Librairie Champigny Inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal (Qué.)
Canada, H2J 2L1

Librairie: **844-2587**

Service aux entreprises: **844-1781**

Circuit

Publié quatre fois l'an par la
Société des traducteurs du Québec



1010, rue Ste-Catherine ouest
Bureau 640
Montréal (Québec) H3B 1G7
Tél.: (514) 881-1783

Représentants au Conseil de la STQ
Johanne Dufour

Rédaction
Michèle Cossette (*Des mots*), Paul Harguelin (*Des
revues*), Nada Kerpan (*Sur le vif*), Solange
Lapierre (*Curiosités*), Pierre Marchand (*Des
techniques*), Michel Roy (*Des livres*) et Marie
Proulx (*secrétaires du comité*)

Correspondants
Jean Delsie (Outaouais),
Marie Claire Lemaire (Québec)

Révision
Sylvie Ashard, Jocelyne Langlois, Elaine Potvin,
Louise Sasseville, Caroline Shannon, Marie Val
et Kate Williams

Graphisme
Magdeleine Rondeau

Composition typographique et impression
Ateliers des sources

Publicité
Anna-Maria Mabeuf (Jean Séguin & Associés
(514) 748-8561)

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation
de l'éditeur et de l'auteur.

L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce
qui concerne les annonces paraissant dans
Circuit.

Dépôt légal - 1^{er} trimestre 1986
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement
Membres de la STQ : abonnement gratuit.
Non-membres : 20 \$ par année (30 \$ à l'extérieur
du Canada). Chèque ou mandat à l'ordre de
« Circuit STQ » (Voir adresse ci-dessus).

Ne restez pas hors - circuit !

Veuillez m'abonner à « CIRCUIT » : magazine d'information sur la langue et la communication
(un an, quatre numéros : 20 \$; extérieur du Canada : 30 \$). (Écrire en majuscules.)

NOM

ADRESSE

CODE POSTAL

SIGNATURE

DATE

Chèque ou mandat à l'ordre de « Circuit STQ »

Envoyer à : **CIRCUIT**
Société des traducteurs du Québec
1010, rue Sainte-Catherine ouest
Bureau 640 Montréal (Québec) H3B 1G7



Dans les coulisses de l'adaptation théâtrale

Qualités exigées : la piqure du théâtre, la passion de la langue, un sens aigu du dialogue et du rythme

par Jean Delisle

Jean Delisle, professeur à l'Université d'Ottawa, est l'auteur d'*Au cœur du dialogue canadien* et des *Obsédés textuels*.

HULL, Palais des Congrès,
23 mars 1985, 19 h 30.

« Bienvenue, Mesdames et Messieurs, à la table ronde sur la traduction théâtrale, organisée par le théâtre français du Centre national des arts dans le cadre du 6^e Salon du livre de l'Outaouais.

Mon nom est Claude Lavoie. J'aurai le plaisir d'animer les discussions qui vont suivre. Vous êtes invité, cher public, à intervenir dans le débat. Le président d'honneur du Salon, M. Roch Carrier, est parmi nous et il n'hésitera sûrement pas à prendre la parole.

J'ai le regret de vous annoncer que le directeur artistique du théâtre français du CNA, M. André Brassard, ne pourra pas être ici comme prévu; il souffre d'un pénible mal de gorge. Je dois vous annoncer également que la traductrice Linda Gaboriau a dû elle aussi se décommander à la dernière minute. Un violent mal d'oreille la retient au lit.

Rassurez-vous, cependant, la table ronde aura lieu quand même. Sans plus tarder, je vous présente nos deux vaillants participants qui nous viennent de Montréal. Tout d'abord, le comédien, traducteur et metteur en scène bien connu, Benoît Girard. M. Girard a entrepris depuis quelques années une nouvelle carrière dans le prolongement de son métier de comédien, celle de traducteur théâtral. Il a déjà traduit deux pièces : *Morning at 7* de John Osborne et *Fools' Village* de Neil Simon. Notre deuxième invité est le traducteur René Dionne, tout aussi connu des amateurs de théâtre, bien qu'il soit moins visible. Son métier, il l'exerce dans l'ombre, dans les coulisses, pour ainsi dire. M. Dionne est le doyen des traducteurs de pièces de théâtre au Québec, du moins quant au nombre de pièces traduites : plus de trente-cinq.

Ma première question, je l'adresse à M. Girard : « J'aimerais savoir comment vous en êtes venu à vous intéresser à la traduction théâtrale ? »

— C'est très simple : moi aussi j'avais mal à la gorge et aux oreilles ! Comme comédien, j'avais souvent du mal à faire passer la rampe à des œuvres tra-



Table ronde sur l'adaptation théâtrale, Salon du livre de l'Outaouais, 23 mars 1985. De g. à dr. : Claude Lavoie, animateur de Radio-Canada, René Dionne et Benoît Girard. (Photo : Jean Delisle)

duites en France. J'avais les oreilles écorchées par des expressions argotiques qui ne sont pas utilisées ni comprises ici et qui produisaient auprès du public des effets contraires à ceux recherchés. Sans parler de certains contresens résultant d'une méconnaissance d'idiomatismes américains. Par exemple, dans une pièce, un personnage s'exclame en voyant une jolie fille : « She's too much ! » ce que le traducteur européen avait traduit : « Elle est trop moche ! »

C'est sur ce ton décontracté que la table ronde s'est déroulée. Dans la suite de cet article, je rendrai compte des idées maîtresses qui s'en sont dégagées tout en y ajoutant des compléments d'information puisés à d'autres sources. Outre R. Dionne et B. Girard, j'ai aussi interviewé Tibor Égervari, metteur en scène et professeur au Département de théâtre de l'Université d'Ottawa. Je les remercie tous trois.

Des pièces en quête d'un créateur

En abordant la traduction théâtrale, on est frappé par une première constatation : les versions scéniques des pièces étrangères « traduites » s'intitulent soit *adaptation*, soit *traduction et adaptation*, soit encore *texte français*. Rarement *traduction*.

Il suffit de consulter les programmes des troupes de théâtre pour s'en convaincre. *Macbeth* de William Shakespeare. Adaptation québécoise de Michel Garneau (Théâtre de la Manufacture). *État civil : célibataire* de Wendy Wasserstein. Traduction et adaptation de Suzanne Aubry (Compagnie Jean-Duceppe). *Terminal Blues* de Denis Bouchard et Rémy Girard. Adaptée par David King et Larry Lilo. Tiré d'une traduction de Maureer de LaBonté (Théâtre anglais du CNA).

Toute bonne traduction n'est-elle pas, jusqu'à un certain point, une adaptation ? Pas forcément. Pour l'adaptateur, traduire, c'est s'attacher à trouver des équivalences lexicales, c'est vouer un grand respect à la formulation originale, tandis qu'adapter, consiste plutôt à rechercher, au-delà des mots, une correspondance des émotions et des sentiments, à avoir le souci de la fluidité et du naturel des dialogues. En somme, c'est chercher à atteindre une concordance la plus parfaite possible des effets dramatiques d'une œuvre théâtrale.

Et pour y arriver, le traducteur dispose d'une liberté de création qui s'apparente beaucoup à celle du créateur original. « Il ne s'agit assurément pas, a écrit Edmond Cury, d'un "arrangement" arbitraire, d'une ingérence personnelle du traducteur dans le domaine de l'auteur,

mais bien d'un aveu de subordination à cet ensemble qu'est le spectacle. »

Alors, lequel choisir : adaptation ou traduction ? Le poète et traducteur québécois Michel Gameau a résolu le problème à sa façon en forgeant le terme « tradaptation ». Cette solution est à retenir, car le passage de la traduction à l'adaptation est souvent subtil et délicat à saisir.

Du spectacle avant toute chose

L'adaptateur qui s'aviserait de traduire sans penser à la rampe, au jeu des comédiens, à la réaction des spectateurs, produirait des pièces injouables. Tous ses choix doivent obligatoirement se faire en fonction du spectacle. Les pièces de théâtre sont d'abord et avant tout des œuvres de communication, dont la fonction première est « de tendre un miroir à la nature » (Hamlet).

« Accordez l'action avec la parole, et la parole avec l'action. Observez tout spécialement cette règle de ne jamais porter atteinte au naturel. » Ces paroles que Shakespeare met dans la bouche de Hamlet, tout tradaptateur (employons ce néologisme, pourquoi pas ?) doit les faire siennes sous peine de manquer d'authenticité. Le manque d'aisance des dialogues est comparable aux fausses notes d'un musicien médiocre. On peut jouer faux au clavier, sur scène et en adaptant une pièce étrangère.

Passer les dialogues au « guenloir »

Dialogues. Mot clé de l'adaptation théâtrale. Avant de se mettre à faire des tradaptations à la demande de metteurs en scène, René Donne travaillait dans un laboratoire montréalais de post-synchronisation. Il y adaptait en français des séries américaines télévisées. Le doublage lui imposait des contraintes qui sont inexistantes au théâtre.

« J'étais toujours pris dans le moule des lèvres, dit-il. J'éprouve une satisfaction plus grande à faire parler un personnage de théâtre. Je lui fais dire ce que je veux, en ce sens que j'ai toute la liberté d'allonger ma phrase ou de la raccourcir. Je travaille toujours mes dialogues à haute voix afin de trouver une espèce de rythme pour que le comédien arrive à bien se mettre les mots en bouche. Je me joue vraiment la pièce. Je t'assure que des fois, j'ai l'air un peu fou ! »

Avoir de l'oreille, être sensible au rythme des phrases, mais aussi au déroulement de l'action, manier parfaitement la langue orale sont autant de qualités qui font un bon tradaptateur. Savoir se céder également pour mieux entrer dans les personnages qu'il faut faire revivre. Mais à l'impossible nul n'est tenu. « *Realistic dialogue occasionally poses insurmountable problems in translation, and some-*

L'adaptation théâtrale, c'est l'art de traduire les émotions.



Le Marchand de Venise à Auschwitz. Adaptation et mise en scène de Tibor Egervari, présentée en 1977 par La Comédie des deux Rives (Université d'Ottawa). L'adaptateur, qui est juif, a fait ressortir le caractère antisémite de la pièce de Shakespeare. (Photo : Tibor Egervari)

times I just forget about it », avouait en toute franchise le comédien, directeur artistique et traducteur Ronald Guevremont lors d'une autre table ronde sur l'adaptation théâtrale qui eut lieu en mars 1985 au Montreal Centaur Theatre.

Se mettre à l'écoute des personnages

Toute recreation implique forcément une interprétation. Or, n'est-il pas dangereux ce tenter de réinterpréter l'esprit d'une pièce, ses qualités nationales, son exotisme, c'est-à-dire ce qui fait qu'une pié-

ce russe est russe, une pièce américaine, américaine ? L'adaptateur ne risque-t-il pas de projeter dans sa traduction sa propre vision de la pièce étrangère, d'en fausser la perspective générale ? Oui, mais c'est un risque « professionnel » qu'il doit assumer.

Sheila Fischman, qui vient de remporter pour la deuxième fois le prix de traduction du Conseil des arts du Canada pour sa traduction de *La Dame qui avait des chaînes aux chevilles* de Roch Carrier et *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* de Michel Tremblay, estime qu'en traduction littérale, une forme

subtile de « réinterprétation » des œuvres par le traducteur est inévitable.

« I hear voices, confia-t-elle lors de la table ronde du Montreal Certain Theatre, the voices of the characters, the narrator, and the author. The act of reinterpreting takes place between me and the text, and the final decision as to the accuracy of 'voice' is mine. I bear full responsibility for it. »

Traduire les émotions

L'adaptation théâtrale fait donc appel à une technique d'interprétation particulière, subtile, nuancée qui exige une grande sensibilité artistique. On peut traduire un texte phrase par phrase, mais pas un personnage. Il faut l'animer, le rendre cohérent, authentique, lui « insuffler la vie ». C'est ici que la notion de « création » littéraire prend tout son sens. Car adapter une pièce étrangère, ce n'est pas seulement une affaire de technique — même si les trucs du métier, ça existe aussi en adaptation théâtrale —, mais une question de perception psychologique. Ce qu'il faut remodeler, ce ne sont pas des mots, mais des émotions, des sentiments, des personnes.

Sur ce point, René Dionne et Benoît Girard s'entendent pour dire qu'au théâtre, ce qu'il faut faire passer, ce qu'il faut traduire (au sens propre et au sens figuré), ce sont d'abord et avant tout les émotions, la force dramatique d'une œuvre, un mot, sa théâtralité. Le vocabulaire, la syntaxe, les effets prosodiques ne sont que des moyens pour y parvenir.

Pourquoi Paul Claudel est-il si difficile à traduire ? C'est que sa force réside en grande partie dans la facture très littéraire de sa phrase. On peut presque dire que ses pièces sont faites pour être lues, non jouées. Le théâtre de Claudel est un théâtre littéraire de réflexion, de méditation même. En revanche, le théâtre d'action et d'émotions, celui d'Eugène O'Neill, de Neil Simon, de Michel Tremblay, par exemple, se prête plus facilement aux adaptations en langues étrangères.

Tennessee Williams et Virginia Woolf sont les deux auteurs qui ont donné le plus de fil à retordre à René Dionne au cours de ses vingt ans de métier. « Williams, dit-il, est difficile à rendre en français parce qu'il change constamment de niveau de langue. *Yé flyé au bouffe*. » (Inutile d'ouvrir votre *Robert*.)

Des équivalences muettes

Les mots d'une pièce de théâtre, fait remarquer Hoch Carrier, c'est ce qui est le moins nécessaire. Lui-même, dit-il, vient d'écrire une pièce dont pas un seul mot ne sera traduit quand elle sera adaptée en anglais.

Les mots, en effet, ne sont pas l'unique moteur d'une œuvre théâtrale. Celle-ci est si vraie qu'un traducteur peut « traduire

re » une réplique telle que « I don't know » par un simple haussement d'épaules. Son texte est destiné à être joué, non lu. Ne répète-t-on pas à satiété dans les milieux de la traduction que ce ne sont pas les mots qu'il faut traduire, mais le sens dont ils sont porteurs ? L'adaptateur théâtral nous en fournit une autre preuve, lui qui peut traduire une réplique par un simple geste ou des indications scéniques. Il dispose d'une gamme très large de ressources expressives originales.

Autre exemple de l'importance relative des mots en adaptation théâtrale. Dans une comédie de Neil Simon, *Un village de fou*, adaptée pour le théâtre français du CNA par Benoît Girard, une marchande de poisson qui n'a plus de poisson à vendre offre à la place des fleurs à ses clients. Son cerveau fêlé lui fait prendre ces fleurs pour des poissons. « *Who wants a whitefish?* » crie-t-elle. « *Who wants a whitefish?* »

Il serait absurde ici de donner une traduction exacte mot pour mot : « Qui veut un corégone ? » Corégone est pourtant bien la traduction juste, scientifique de *whitefish*. Cette équivalence est aussi la seule qui conviendrait dans un traité d'ichtyologie pour désigner ce poisson de la famille des salmonidés. Mais la pièce de Neil Simon n'a rien d'un traité d'ichtyologie.

Pour rester fidèle à la nature du texte, à sa fonction et à l'intention de l'auteur, Gi-

rard a choisi un nom de poisson qui, en français, évoque aussi une couleur. « Qui veut un rouget ? », crie la marchande, un caillat rouge à la main. « Qui veut un rouget ? » Le choix est excellent.

Ce qui, sur le plan purement scientifique, se révèle un contresens monumental ne l'est aucunement dans le contexte de l'adaptation théâtrale. La fidélité aux mots est ici bien secondaire. C'est au nom de la fidélité à la situation, à l'action, aux sentiments exprimés que le traducteur est autorisé à prendre de telles libertés avec le texte. La fidélité lexicale serait ici trahison.

Voilà un bel exemple de ce que Northrop Frye appelait le « langage de l'imagination » (celui de la littérature) par opposition au « langage des techniques » (celui des connaissances qui vise à informer) et au « langage de la conscience » (celui des échanges courants, des conversations de tous les jours). Cette scène de la marchande de poisson projette une vision particulière de la réalité, et c'est à cette vision que le traducteur doit rester fidèle s'il veut éviter de dénaturer l'œuvre originale. Plus concrètement, il lui faut sauvegarder les associations multiples dont est fait le langage littéraire ou leur substituer des associations de même poids stylistique et dramatique.

Sur le plan théorique, on découvre par ce simple exemple toute l'importance que revêt la fonction des textes. Il serait absurde, en effet, de définir la notion de

Quand le geste « est » parole

Il y a à peine une quinzaine d'années, les sourds évitaient encore d'utiliser leur langage visuel en public de crainte de révéler leur surdité. Il leur fallait à tout prix se comporter comme des entendants. Mais aujourd'hui le langage visuel est un facteur d'épanouissement culturel pour les milliers de sourds dans le monde. Ceux-ci disposent désormais de toute une panoplie d'appareils spéciaux et de décodeurs pour mener une vie à peu près normale. Des services d'interprètes en langage visuel commencent à se structurer dans les universités afin de permettre aux sourds de faire des études supérieures.

Le directeur du département de théâtre de l'Université de New Mexico, Mark Medoff, a même écrit une pièce en 1980 pour une comédienne sourde, *Children of a Lesser God*. Le Théâtre du Rideau Vert l'a présentée en 1983 sous le titre *Les enfants du silence*.

Sa traduction nécessite non pas un

mais deux adaptateurs : René Dionne qui en fit une version française et Raymond Dewar qui l'adapta en langage visuel.

Rarement René Dionne s'était-il vu confier un travail aussi difficile, un travail qui exigea une collaboration plus étroite que d'habitude avec le metteur en scène (Guillermo de Andrea) et les comédiens. La communication par signes imposa des contraintes particulières : les comédiens devaient constamment se parler en se regardant sans jamais se tourner le dos. Cela avait des répercussions sur les dialogues qui devaient pouvoir se traduire instantanément et facilement en langage visuel. D'où la participation essentielle du comédien et spécialiste en langage visuel Raymond Dewar.

Au théâtre, les comédiens ont l'habitude du geste qui accompagne, soutient et renforce la parole. Mais dans cette pièce originale où se côtoient sourds et entendants, le geste « est » parole et silence.

fidélité « hors contexte », c'est-à-dire en s'attachant à reconnaître uniquement des équivalences de mots. La fidélité en matière de traduction est une notion toute relative. Et toute véritable théorie de la traduction ne saurait être qu'une « théorie de la relativité »...

Comment réagissent les auteurs à tous ces changements apportés à leurs textes ? Roch Carrier, l'un des écrivains québécois les plus traduits avec Marie-Claire Blais, Gabrielle Roy, Michel Tremblay et Anne Hébert, s'en accommode fort bien. « Traduire, affirme-t-il, c'est faire œuvre de création. Ça ne me gêne pas personnellement qu'un traducteur modifie mon texte. Au contraire, je suis content qu'il y ajoute quelque chose. Mes textes, vous savez, ne sont pas parfaits ; je ne les aime pas toujours. Les traducteurs sont des personnes d'expérience et de bon goût. » Voilà un bel hommage rendu aux traducteurs. Ces propos plairont sûrement aux partisans des traductions dynamiques. Roch Carrier a d'ailleurs lui-même adapté pour la scène son roman *La guerre Yes Sir !* »

Les publics souverains

Une pièce de théâtre est un événement ponctuel, éphémère. Pendant une heure ou deux, il s'établit une connivence entre un auteur, des comédiens, un public et, dans le cas des pièces traduites, un traducteur. Des publics différents appellent souvent des adaptations différentes. Toutes les adaptations faites en Europe de pièces étrangères ne sont pas toutes jouables sans adaptation au Québec. Et cela tant pour des raisons de langue que de culture.

Les Compagnons de Saint-Laurent l'ont bien constaté en 1946 en montant une pièce de Shakespeare dans une version de François-Victor Hugo. La traduction d'Hugo, d'une incontestable beauté littéraire, s'est révélée un instrument théâtral bien imparfait. Il fallut opérer maints changements : éliminer certains vers, réajuster le rythme, retrancher de nombreuses expressions à résonance anglaise.

Toute adaptation se fait au nom de l'authenticité, du respect de l'esprit de l'œuvre, de la préservation de sa saveur originale, mais aussi et peut-être surtout au nom du public auquel l'adaptation est destinée.

En adaptant, en 1978, *Macbeth* en québécois (ne pas confondre avec le jeu!), Michel Garneau a voulu apprivoiser ce monument du répertoire dramatique en le drapant dans un langage que le public québécois serait mieux en mesure « d'écouter chanter ». La gageure était de taille, car chaque fois qu'un traducteur cherche à rendre plus familier à un public donné un auteur de la trempe de Shakespeare, il risque de le rendre tout simplement plus banal.

Trois visages de Macbeth

SHAKESPEARE

*Life's but a walking shadow, a poor player
That struts and frets his hour upon the stage
And then is heard no more: it is a tale
Told by an idiot, full of sound and fury,
Signifying nothing. (Act V, Scene V)*

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

La vie n'est qu'un fantôme errant, un pauvre comédien qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus, c'est une histoire dite par un idiot, pleine de fracas et de fureur, et qui ne signifie rien...

MAURICE MAETERLINCK

La vie n'est qu'une ombre qui passe, un pauvre histrion qui se pavane et s'échauffe une heure sur la scène et puis qu'on n'entend plus... Une histoire contée par un idiot pleine de fureur et de bruit et qui ne veut rien dire.

MICHEL GARNEAU

On vit sa vie comme une ombre en vie qui bouge ;
On vit sa vie comme un fou d'gesteux qui s'dandine pis qui s'énerve.
Eune tite heure d'avant l'monde pis qu'y fénit par s'la fermer.
Parc'la vie, c'est rien qu'eune p'tite histère contée par un pauvre simple ;
Pleine de bruits, pleine de fureur, eune p'tite histère
Qui veut rien dire.

La tâche colossale à laquelle s'est attaqué Michel Garneau consistait à restituer en langue québécoise non seulement les qualités littéraires du texte original, mais aussi ses qualités proprement dramatiques. Comparons un passage de *Macbeth* traduit par François-Victor Hugo, Maurice Maeterlinck et Michel Garneau et demandons-nous en lisant chacune des versions laquelle évoque le plus fidèlement le parler des guerriers écossais du XI^e siècle et laquelle correspond le plus à la sensibilité d'un Québécois du XX^e siècle. Voir l'encadré. (Il peut y avoir plus d'une bonne réponse... !)

À la recherche de la transparence

Renouveler le langage ne suffit pas, cependant, pour rapatrier une pièce. Une pièce de théâtre est une œuvre de communication, avons-nous dit. Les obstacles à surmonter par le traducteur qui s'attaque à une œuvre ancienne sont innombrables.

L'interprétation des référents culturels tout d'abord. Les difficultés d'interprétation augmentent en fonction de la distance culturelle. Celle-ci peut être d'ordre géographique ou d'ordre chronologique. Cela s'applique autant à la Bible, aux romans qu'aux pièces de théâtre. Toute œuvre littéraire, même si elle a une portée universelle, est intimement liée à la culture et à la civilisation qui l'ont vue naître.

De même que les costumes se sont transformés au cours des siècles et qu'il nous serait difficile aujourd'hui de reconnaître par la seule tenue vestimentaire le

rang social de certains personnages évoluant dans des pièces anciennes, de même certains référents culturels nous échappent totalement et obligent le traducteur à de minutieuses recherches.

Ainsi, dans l'une de ses pièces, Shakespeare parle de *stew'd prunes*. Qui sait aujourd'hui que ces « prunes cuites » étaient servies dans les bordes de l'époque élisabéthaine ? Impossible de recourir à la note en bas de scène... Que faire alors ? Expliciter ? Supprimer ? Paraphraser ? Adapter ? (Que mange-t-on dans les maisons closes de « la Main » ?) La solution retenue dépendra du degré de transparence que le traducteur désire donner à sa traduction et, bien sûr, de la destination de sa traduction : le livre ou la scène. Autre exemple. Jusqu'à ce que la fabrication et la vente de l'absinthe soient interdites en France (1915) — cette boisson rencaillait fou, d'sait-on —, les « absinthomanes » utilisaient une « cuiller à absinthe ». Qui pourrait décrire aujourd'hui cet ustensile des buveurs ? On pourrait multiplier à l'infini ces référents culturels qui donnent de sérieux maux de tête aux traducteurs.

Quoi qu'il en soit, ceux-ci sont unanimes à dire que, si une adaptation est bonne, le mérite en est d'emblée attribué à l'auteur. Si c'est un flop (sans guillemets, le mot est au Robert), le traducteur est aussitôt pointé du doigt. Eugène O'Neill, grand innovateur en matière de techniques théâtrales, avait écrit une pièce au son. Celle-ci fut très mal reçue en version française, et les critiques fustigèrent sévèrement les traducteurs. À tel point que ceux-ci durent se défendre par la

voie des journaux afin de rétablir les faits.

Le temps fait aussi subir d'étranges mutations aux pièces de théâtre ; certaines d'entre elles sont considérées aujourd'hui comme des comédies alors qu'elles ne l'étaient pas à l'origine. C'est le cas de *Strange Interlude* (Prix Pulitzer, 1928) d'Eugène O'Neill qui n'est pourtant pas un auteur comique. On aurait tort de croire que les traducteurs sont en cause. C'est l'évolution de la société qui occasionne de pareilles métamorphoses.

La hache des censeurs

Il faut aussi dire un mot des pressions sociales qui s'exercent sur le traducteur et l'obligent à se soumettre à un code très strict, parfois étouffant, de conventions sociales. (Cela est moins vrai de nos jours, toutefois.) Le théâtre, au Canada français, mais aussi au Canada anglais et même aux États-Unis, a longtemps dû vaincre l'hostilité et la suspicion des Églises. N'est-il pas né en grande partie dans les sous-sols d'églises ?

« Le régisseur d'une troupe, écrit John Hare décrivant la situation du théâtre à Montréal dans la première moitié du XX^e siècle, devait surveiller de près son choix de pièces. Sur dix examinées, il ne s'en trouvait qu'une seule qu'on pouvait présenter devant un public canadien. » Au cours de cette période, on joua pour la première fois à Montréal *Suffragette*, comédie satirique ayant obtenu un immense succès en Europe. Soumise aux censeurs, la pièce fut si défigurée qu'elle en était devenue inintelligible.

On y avait remplacé *maîtresse* par *amie*, *enceinte* par *va devenir maman*, *ventre* par *ceinture*. On y faisait parler les hommes comme de vieilles dévotes, des femmes du monde comme des séminaristes. Une femme, au retour d'une réunion, devait entrer dans sa chambre et se déshabiller tout en faisant une scène à son mari qui ronflait sous les draps. Les censeurs avaient pudiquement relégué le mari dans le salon où on le retrouvait allongé dans un fauteuil, en pyjama et coiffé d'un bonnet de nuit... à trois heures du matin. La suffragette en colère saccageait des bibelots, et devait attendre la tombée du rideau pour ôter ses gants sans courir le risque d'être arrêtée pour outrage aux bonnes mœurs !

Un métier aussi exaltant que contraignant

Le traducteur travaille toujours sur commande. Ce n'est jamais lui qui décide du choix des pièces à traduire : c'est le directeur artistique, le metteur en scène ou tout autre « producteur » de spectacle.

Être ou avoir été comédien peut se révéler un atout, mais ce n'est pas indispen-

sable pour exercer ce métier de coulisse. René Dionne n'est jamais monté sur les planches. Il a cependant la pique du théâtre et du spectacle, la passion de la langue, un sens aigu du dialogue et du rythme. Il aime transposer des états d'âme et faire revivre des personnages sur scène.

La « bible » du théâtre au Canada français, *Le Théâtre canadien-français* ne réserve aucune place à l'adaptation théâtrale et aux particularités du métier de traducteur. Pourtant, pas moins du tiers des pièces montées par nos troupes

une pièce avant de commencer mon travail proprement dit. C'est petit à petit que les personnages commencent à me parler et moi à leur prêter l'oreille. Alors j'écris ce que j'entends. »

Un travail d'équipe

Mais ce que René Dionne trouve de plus agréable, c'est de travailler avec les comédiens et les metteurs en scène. Un comédien a du mal à faire passer une réplique ? Qu'à cela ne tienne : René Dionne apporte sur le champ une modification à son texte. Le comédien, il ne faut

Un texte dramatique est moins fait pour être lu que pour être dit, et moins pour être dit que pour être joué.



Quatre comédiens de la pièce de Mark Medoff, *Les enfants du silence*, adaptée par René Dionne et Raymond Dewar et présentée par le théâtre du Rideau Vert en 1983. De g. à dr. : Vincent Bilodeau, France Boulanger, Raymond Dewar, Claude Préfontaine. (Photo : Guy Dubois)

de théâtre sont des adaptations d'œuvres étrangères.

Comme tout autre traducteur professionnel, les traducteurs connaissent eux aussi le stress des échéances trop brèves. Souvent moins de six semaines. « Je déteste ces délais trop courts auxquels il me faut souvent faire face dans mon métier, confie René Dionne. J'ai besoin de temps pour lire, décanter, digérer

surtout pas l'oublier. C'est lui le premier juge de la traduction. Grâce à lui, les contresens du genre « *She's too much!* » « Elle est trop moche ! » arrivent rarement jusqu'au public.

Mais le fait qu'une pièce ne vit réellement que sur scène n'est pas sans comporter certains risques : un traducteur qui a produit un travail de qualité sur papier peut être mal servi par de mauvais



À gauche, l'écrivain Roch Carrier, à la table ronde sur l'adaptation théâtrale organisée lors du 6^e Salon du livre de l'Outaouais. (Photo : Jean Delisle)

comédiens. Au théâtre, tous les intervenants sont solidaires.

C'est à cette même conclusion que sont arrivés les participants de la table ronde du Montréal Centaur Theatre. « *Plays have to be translated by someone working closely with the director and the actors in production. If published, it should be after production, not before.* »

Je laisse le mot de la fin à un traducteur

bien connu, Pierre Leyris, qui résume en quelques lignes le secret d'une bonne adaptation théâtrale. « L'idée du théâtre et par conséquent le souci du style oral doivent rester présents au traducteur, quand même son texte serait destiné en tout premier lieu à être lu. C'est une voix, une certaine voix qu'il doit chercher à retrouver en quelque mesure, non pas certes quant au son, cela ne saurait être, ni même à proprement parler quant au

rythme, le génie des deux langues s'y oppose, mais quant à la diction, quant à la respiration, quant à la manière dont cette voix s'élève puis retombe, s'accélère ou se ralentit selon les mouvements de la tête et du cœur. »

SOURCES

- ANDRES, Bernard, « Les surprises d'un Macbeth québécois », *Le Devoir*, 7 novembre 1978, p. 18.
- CARY, Edmund, *La Traduction dans le monde moderne*, Genève, Georg & Cie, 1956, pp. 98-104.
- CHATENET, Jean, *Shakespeare sur la scène française depuis 1940*, Paris, Lettres modernes, 1962, 124 p.
- FRYE, Northrop, *Pouvoirs de l'imagination*, Traduit de l'anglais par Jean Simard (Coll. « Constanter », n° 22), Montréal, les Éditions HMH, 1989, 168 p.
- GRUSLIN, Adrien, « Le Macbeth de Gerneau », *Le Devoir*, 10 mars 1979.
- STANTON, Ginette-Julie, « J'écris ce que j'entends », *Le Devoir*, 17 novembre 1979, p. 17.
- Théâtre* (Revue du Théâtre du Rideau Vert), vol. 23, n° 2, 27 octobre 1983.
- Le Théâtre canadien-français* (Coll. « Archives des Lettres canadiennes », Tome V), Montréal, Fides, 1976, 1005 p.
- Transmission* (Literary Translators' Association Newsletter, Editor : Jana Brierey), Vol. 4, No. 1, May 1983.

INFORMATIQUE
BUREAUTIQUE
TÉLÉCOMMUNICATIONS
TÉLÉINFORMATIQUE

CONFIEZ VOS TRAVAUX SPÉCIALISÉS... À DES SPÉCIALISTES.

Pour ceux qui n'y sont pas préparés, les travaux de traduction dans les secteurs de pointe comportent de multiples pièges, et il est souvent très coûteux de les entreprendre sans l'aide de spécialistes. Michel Pottier a acquis au cours des quinze dernières années une expérience presque unique dans ces domaines spécialisés en participant à des projets majeurs pour les clients les plus prestigieux... et les plus exigeants.

Michel Pottier
ASSOCIÉS INC.

5171, av. MacMillan, Montréal, Qué. H4V 2B8 Tél. 484-3884

CETTE EXPÉRIENCE GARANTIT UNE EXÉCUTION
RIGOREUSE TANT SUR LE PLAN DE LA LOGIQUE
QUÉ SUR CELUI DE L'UNIFORMITÉ TERMINOLOGIQUE.

Une question de niveau de langue



Il faut oser faire parler un Sud-Africain en québécois

par Rosemarie Bélisle

Rosemarie Bélisle a traduit pour le théâtre : *Bent* de Martin Sherman, *Néon Blues* (*Hitting Town*) de Stephen Pollakoff, *Chute libre* (*Freefall*) de Laura Harrington, *Je l'embrasse, Sylvia* (*Letters Home*) de R.L. Goldman d'après la correspondance de Sylvia Plath et *Paysage du corps* (*Landscape of the Body*) de John Guare.

Il y a quelque temps, on m'a demandé de réviser la traduction française d'une pièce d'Arthur Fugard, *The Blood Knot*, qui met en scène deux personnages, un Blanc et un Noir, fils de la même mère, qui partagent une bicoque misérable dans une cité noire quelque part en Afrique du Sud. Leurs conversations tout au long de la pièce sont une brillante métaphore des rapports interraciaux dans ce pays.

Le traducteur, croyant sûrement bien faire, avait jugé bon « d'adapter » la pièce en la situant quelque part au Saguenay. On se retrouvait donc en présence de deux demi-frères de race différente, vivant dans une cabane située dans un village quelconque du Saguenay, rêvant de chasse au lièvre, mangeant des sandwiches de beurre de pinottes et contemplant une carte du Canada aux vastes régions non défrichées où ils espéraient un jour pouvoir acheter une ferme bien à eux. Faut-il préciser que la problématique de la pièce en était complètement faussée et que c'était à n'y rien comprendre ?

Comment un traducteur peut-il en arriver à faire une gaffe aussi monumentale ? Essayons de reconstituer son raisonnement. Il s'est efforcé, avec raison, de trouver un niveau de langue qui permette à ses personnages de prendre vie et d'être crédibles sur une scène québécoise. La langue parlée étant ce qu'elle est au Québec, il lui est apparu impossible de faire parler à ses personnages un français relevé, proche de la langue écrite, cette langue étant ici celle des riches ou tout au moins des gens instruits rompus à la pratique de la lecture et de l'écriture, et les personnages n'entraient pas dans cette catégorie de gens. Il s'est donc rendu à l'évidence qu'il devrait les faire parler « québécois » et le malaise est entré dans son cœur. Peut-on mettre en scène des personnages dont il sera dit clairement qu'ils sont Sud-Africains et



Huguette Oligny et Christiane Proulx dans *Je l'embrasse, Sylvia*.

les faire parler québécois ? Non, s'est-il dit. Le québécois n'est pas une langue. C'est une parlure régionale caractéristique d'un peuple en particulier et il faut être Québécois pour parler québécois. Il a donc décidé d'adapter la pièce avec le résultat que l'on sait.

Qu'aurait-il fallu faire ? Traduire en français « international » ? Mais personne ne vit en français international, où que ce soit au monde. Conclure que la pièce d'Arthur Fugard est intraduisible au Québec ? Je crois qu'il fallait oser traduire en québécois. Pour que la pièce soit efficace, il fallait que les spectateurs s'identifient aux personnages et comprennent de l'intérieur le drame de leur existence quotidienne. Pour y arriver, il fallait non pas que les spectateurs se disent « voici des Québécois comme nous ! » mais plutôt que les personnages parlent la langue dans laquelle vivent les spectateurs. Il fallait trouver un ton qui sonne si juste, si « naturel » à l'oreille du spectateur qu'il vienne à ne plus l'entendre pour ne plus recevoir que la charge émotive du texte.

Le québécois n'est peut-être pas une langue à part entière, codifiée et normalisée, mais c'est une langue parlée et le texte de théâtre est d'abord destiné à être dit. Dans le contexte de la traduction théâtrale, la compétence du traducteur se mesure non pas tant à la qualité de sa plume qu'à celle de son oreille. Le bon traducteur est celui qui saura manier avec le plus d'habileté les divers niveaux de langue de son public et les utiliser à bon escient. Combien de fois, dans des

pièces traduites, n'avons-nous pas entendu des personnages nous tenir un langage complètement déncamé, venu de nulle part. Ce genre de langage fait souvent écran entre les personnages et nous. Nous les regardons s'agiter sans jamais nous sentir concernés. Je ne dis pas bien sûr qu'il faut tout traduire, systématiquement, en québécois. Il faut savoir utiliser le niveau de langue approprié. Mais ce ne sont pas les pièces que l'on peut à juste titre traduire en « bon français » qui posent problème, mais plutôt celles que, par manque d'audace ou de sens commun, on décide trop vite d'adapter, c'est-à-dire de transposer en contexte québécois, ou que l'on traduit dans une espèce de langue asseptisée que personne ne parle.

Pourtant ceux qui étaient au cinéma Parallèle le soir du 31 octobre 1978 et qui ont entendu la première sorcière de *Macbeth* énoncer sous la plume de Michel Garneau :

« You et quand, quand et you,
Que nos trois, on va s'rassembler
Ensemble encore ? »

vous diront quel merveilleux choc psychologique ils en ont ressenti et comme ils ont eu l'impression d'entendre Shakespeare pour la première fois.

La traduction théâtrale, c'est surtout une question de niveau de langue. ☺

1. *Macbeth* de W. Shakespeare traduit en québécois par Michel Garneau, VLB éditeur, Montréal, 1978.



Vive la traduction... libre !

Tchekhov en Abitibi, Brecht banlieusard. Et le québécois devient langue littéraire

par Annie Brisset

Annie Brisset est l'auteur d'une thèse de doctorat en sémiologie sur le sujet de l'adaptation théâtrale.

S le théâtre est le lieu où, selon Antoine Vitez, un peuple vient écouter sa langue, on comprend pourquoi il est au Québec le genre privilégié de la traduction littéraire depuis bientôt 20 ans. La percée de ce phénomène coïncide avec l'émergence de la nouvelle dramaturgie québécoise dont une particularité est d'employer sur scène la langue vernaculaire, décollée du « français de France ».

Traduire devient l'occasion d'enrichir le répertoire des œuvres québécoises. Les traductions véritables sont rares : chez Leméac, éditeur de la seule collection consacrée à la dramaturgie étrangère, huit traductions sur dix adaptent la pièce originale.

Il paraît bien naturel d'entendre le commis voyageur d'Arthur Miller ou les parrains d'Eugène O'Neill s'exprimer en joual. Sans doute faut-il attribuer la québécoisation des pièces américaines, d'importation massive, à l'affinité socio-culturelle que le public éprouve à l'égard de leurs thèmes et de la langue qui les porte. L'identification est telle qu'on assiste à de curieux échanges de paternité. Il y a plus que l'effacement typographique de l'auteur au profit du traducteur sur la couverture ou le flanc de la plupart des pièces étrangères publiées au Québec. Présentées de la même manière que les pièces québécoises, elles n'offrent aucune indication qui permettrait de les situer dans l'espace et le temps. Cela veut dire que pour une littérature en émergence, la traduction constitue l'un des principaux vecteurs de la création des œuvres et parfois même de la canonisation des dramaturges. La preuve en est que Paul Zindel avait obtenu le prix Pulitzer pour *The Effect of Gamma Rays on Man-in-the-Moon Marigolds*, mais son traducteur, Michel Tremblay, n'en a pas moins reçu plus tard le prix Méritas pour « sa » pièce *L'Effet des rayons gamma sur les vieux-garçons*.

Cette actualisation s'étend à des œuvres apparemment plus éloignées des préoccupations



de la société québécoise que les pièces américaines, mais que l'on choisit d'adapter ou de traduire parce qu'elles renferment des éléments où l'on se reconnaît. Actualisé par Robert Lalonde, Tchekhov met en scène les trois sœurs Côté qui meurent d'ennui à Val-d'Or dans les années 50 et rêvent de s'établir à Montréal plutôt qu'à Moscou. Dans une production récente, *Le Gars de Québec* de Michel Tremblay, transfiguré du *Révizor* de Gogol, présente les notables véreux d'une bourgade imaginaire du comté de Charlevoix, pris de panique à l'arrivée d'un inspecteur envoyé par Duplessis. Natif de Sainte-Pétronille, le bourgeois gentleman, sacré « roi des claques » par Antonine Maillet, se couvre de ridicule en voulant singer les Anglais de Westmount, des Anglais aux noms évocateurs de Blueberg, Twickenheim et Goldclon. Sous l'effet d'une transformation analogue, Brecht (inventeur, il est vrai, de la distanciation) cède à Jean-Claude Germain la paternité de *La Mousse chez les propriétaires de bungalow* avec flamant de plastique rose et blagues assorties.

Ces transformations engagent une anthologisation du texte original, découpé suivant le contour des valeurs et des idées qui ordonnent le discours tenu par la société québécoise sur son identité présente et passée. Même les traductions qui répondent au sens le plus étroit du terme sont modelées par ce discours social. En traduisant *Macbeth*, Michel

Garneau supprime certains passages et prend d'ailleurs soin de les signaler : « J'saute du vers 38 au vers 47 parce c'est mêlé, mêlant ». La tirade shakespearienne se réduit donc à deux vers : « Ça s'ra't eune bénédiction pis eune sainte justice // Si not' pays s'ra't libéré d'la main damnée qui l'opprime ». Dans le texte origina, qui ne porte aucune trace de la « sainte justice », il est question d'obtenir l'aide du roi d'Angleterre pour délivrer le pays. Le danger n'était pas que le spectateur confonde la fiction et la réalité. Simplement, l'idéologie a ses règles; la traduction, obligatoirement contrainte par les impératifs de la réception, en est le révélateur privilégié chaque fois qu'elle cesse de coïncider avec son modèle.

Sur la couverture de ce *Macbeth* figure la mention « traduit en québécois », contrairement à l'usage par lequel on indique non pas la destination mais la provenance du texte original. D'emblée la traduction s'annonce comme une *matérialisation*, qui aura pour effet d'annexer l'œuvre étrangère à la société d'accueil. Par une inversion des rôles, le texte-source est chargé de médiatiser la langue de traduction et de prouver ainsi qu'elle peut assumer la fonction littéraire jusqu'alors dévolue au « français de France ». En donnant aux œuvres canoniques de Shakespeare, de Tchekhov ou de Brecht la mission de légitimer le « québécois » comme langue nationale et comme langue littéraire, on les charge également de refaire le vécu du public qui parle cette langue, une langue dont l'instabilité nous confond pourtant d'une traduction à l'autre. Il est non moins curieux de voir que le traducteur ne s'inclut pas dans son public, puisque la langue dont il se sert pour traduire le texte diffère sensiblement de celle qu'il utilise pour en justifier la québécoisation auprès du spectateur, sans laquelle, dit-il, ce dernier n'aurait pas compris.

Près de 20 ans se sont écoulés depuis qu'Hamlet, Prince du Québec, a entrecu le spectre de son père prendre congé en s'écriant ce que vous savez. Aujourd'hui un Faust québécois récite Goethe et Marlowe dans l'original, devant le public québécois d'un nouveau théâtre appelé Le Milieu. Ne dit-on pas que les extrêmes se touchent? ☺

Le voyage de l'iceberg, le voyage du Titanic

Michel Buttiens, lauréat du prix de traduction du Conseil des Arts

propos recueillis
par Pierre Cloutier

■ Michel Buttiens, qu'est-ce qui vous a amené à la littérature, plus précisément à l'œuvre de Richard Brown ?

Je crois que la traduction littéraire est un peu le rêve de chacun d'entre nous. Comme tout le monde, j'espérais voir un jour mon nom sinon sur la couverture, du moins sur la première page d'un livre. Quant à Richard Brown, ça a été un choix. L'éditeur de Boréal Express m'a suggéré un certain nombre d'ouvrages, et finalement, j'ai opté pour *Voyage of the Iceberg*. J'aimais beaucoup le roman en anglais, ce qui est une des conditions primordiales pour faire ce genre de travail.

Le récit se déroule de 1909 à 1912 environ. Il m'a procuré certaines connaissances sur plusieurs aspects du Canada anglais, particulièrement sur les relations entre anglophones et francophones, à une autre époque bien sûr. Il y avait aussi toute cette région où l'on n'a guère l'occasion de se rendre, le Pôle et les îles du Grand Nord, l'île de Baffin, le Labrador, leurs populations autochtones. Terre-Neuve, que je n'avais jamais vue. Voilà un mode de vie très différent du nôtre. Ces gens sont en contact direct avec la nature.

■ Biologiste de formation, Brown manie avec aisance les ressources d'une langue de spécialité, sinon d'une certaine érudition. C'était, pour vous, un défi à relever.

Dès les premiers chapitres, j'ai été frappé par l'abondance de termes très particuliers concernant la faune, la flore, l'iceberg et le domaine des glaces. Il y avait là une terminologie à rassembler. Sans oublier les poèmes de Coleridge, Hardy, George Cernwright, les complines terre-neuviennes et autres extraits que Brown cite en exergue et qu'il fallait parfois traduire également, ce qui était une première pour moi.

J'ai fait appel à tout ce que l'on peut imaginer comme sources. En plus des outils de travail d'usage courant, j'ai réuni une documentation sur la découverte du Pôle Nord, le passage du Nord-Ouest, les îles de la Madeleine.

■ Au-delà de l'intérêt scientifique qu'il



Diplômé de l'École d'interprètes internationaux de l'Université de l'État à Mons, Belgique, Michel Buttiens arrive au Canada en 1974. Dix ans plus tard, il est associé du cabinet Frenette, Rouleau, Lefebvre et jouit d'une solide réputation de traducteur technique.

En février 1984, les Éditions Boréal Express lui proposent la traduction de *Voyage of the Iceberg* de Richard Brown, écrivain canadien-anglais. Son coup d'essai est un coup de maître.

leur porte, ces régions semblent revêtir pour Brown une connotation symbolique. Voilà des paysages qui dépeignent une géographie de l'imaginaire.

Effectivement. Je crois que cela se trouve encore renforcé par le recul dans le temps et le fait que Brown pratique l'effet de flou, nous faisant percevoir le tout à travers une sorte de brouillard.

■ Le Pôle est pour lui un lieu où non seulement la mort et la vie se côtoient, mais où l'une est la condition nécessaire de l'autre, où « la bête tue la bête ; elle est elle-même la proie de l'homme livré, avec ses bateaux, à la mer et aux glaces ».

De fait. Cela s'applique sans doute surtout aux animaux, mais je crois que pour les hommes également, la mort est très proche de la vie. Tous ces pêcheurs sont à la merci des éléments et pour eux, vivre c'est avant tout survivre.

Parus sous le titre *Le voyage de l'iceberg*, la version française du roman qui décrit le périple du seul iceberg resté présent à la mémoire des hommes, celui du Titanic, remporte le Prix de traduction 1984 du Conseil des Arts du Canada, remis en juin dernier dans le cadre du Congrès des Sociétés savantes.

Michel Buttiens retrace pour *Circuit* quelques-uns des jalons qui ont marqué cette initiative faisant de lui l'interprète privilégié de Richard Brown auprès d'un public élargi.

■ Dans ce monde où l'animal est à la fois prédateur et proie, l'incursion de l'homme marque cependant une escalade, car il provoque l'extinction d'espèces entières, considérées comme sources de matières premières : graisse animale, fourrures, fanons.

Brown est sensible à cela, tout en évitant de prendre position, à mon sens, de façon trop rigide. En ce qui concerne la chasse à la baleine, l'épisode est déjà assez lointain et l'on peut être juge de cette période que l'histoire a sanctionnée. Je pense surtout à la chasse aux phoques, qui suscite actuellement une vive controverse. J'estime que Brown défend, dans une certaine mesure, les Terre-Neuviens pour qui c'est un gagne-pain, mais qu'il se pince également du point de vue des précurseurs de Greenpeace. Toutefois, il le fait à la façon d'un raconteur.

■ La neutralité voulue du narrateur sur-

prend, vu les passions soulevées par les questions d'écologie, surtout en milieu anglo-saxon. Elle semble traduire une volonté de se démarquer des lieux communs, fussent-ils nouveaux, de prendre du recul. Autre exemple de cette distanciation : écrire sur le naufrage du Titanic un roman intéressant surtout l'iceberg qui l'emboutit. Nous voilà aux antipodes du film à catastrophe.

Ne croyez-vous pas que dans ce parti pris de détachement, il y a plus qu'une certaine complaisance dans le paradoxe, l'exploitation du pittoresque ou une simple recherche d'originalité. Seriez-vous d'accord que cette attitude est le corollaire d'une vision dont le champ s'élargit jusqu'à présenter une dimension presque mythique ?

Oui. Par exemple, la formation de l'iceberg remonte à des temps immémoriaux, dit Brown, et il est fait de glace tombée en neige dix mille ans avant la naissance du Christ. Il étincelle sous le soleil dont les rayons se réfléchissent dans ses multiples facettes, mais à sa base, là où la lumière du jour ne pénètre pas, l'iceberg est noir comme jais, souillé par une veine de charbon que le glacier a racle dans les montagnes.

Bref, il est lumière et ténèbres, vie et mort, être et non-être, à la limite. Indissociables. Et c'est sa face cachée, sombre, invisible, qu'il présentera, le 14 avril 1912, à ce navire dont les deux mille deux cents passagers, répartis des premières classes aux entreponts, forment un microcosme de la société d'avant-guerre.

Bien sûr, tous ces gens, magnats ou émigrants, croient dur comme fer au bonheur par la technique et perçoivent la nature « vaguement, comme quelque chose d'agréable, quoique assez insignifiant, un peu comme le jardinage ». Pour eux, la pire manifestation de son existence, voyez-vous, c'est le mal de mer.

Vingt-quatre heures plus tard, le score est Nature : 1, Humanité : 0. Or, cette tragédie fait presque figure d'accident de parcours dans le périple de l'iceberg qui disparaîtra lui aussi : « Ce n'est bientôt plus qu'un morceau de glace, grand comme une table et à peine assez dur pour provoquer une égratignure dans une baignoire. Enfin, dans un doux pétilllement, la dernière bulle d'air emprisonnée il y a 3 000 ans sur l'inlandis groenlandais s'échappe des Sargasses ».

Tout retourne au néant. Mais, lorsqu'un bataillon terre-neuvien est massacré le premier jour de la bataille de la Somme quelques années plus tard, et même quand surviennent d'autres malheurs que préfigurent ce naufrage ayant valeur de symbole, le toilettage de la vie poursuit son cycle où le miraculeux s'inscrit dans le quotidien et la splendeur voisine la cruauté. Et dans le fjord de Jakob-



shavn, le glacier continue à veler des icebergs.

■ *La critique a-t-elle mis de l'avant cet aspect de l'œuvre ?*

Je pense que cela est passé inaperçu. On a souligné le caractère original de ce parallélisme entre la construction du Titanic et le vèlage, l'apparition de l'iceberg, leur rencontre. Mais on n'a pas accordé toute l'attention voulue à cette portée métaphysique, à cette vie dans la mort et cette mort dans la vie. À ce néant.

En milieu francophone, le livre a été accueilli de façons très diverses. Certains ont retenu le côté historique du récit ; d'autres ont fait ressortir son caractère anecdotique. J'ai été un peu déçu par la réaction des plus jeunes. J'espérais que la masse d'informations qu'il peut y avoir, du point de vue géographique, historique, sur la faune, les captiverait. Ce ne fut pas le cas.

■ *Pourriez-vous nous dire quel est, selon vous, le rôle du traducteur dans une société multi-ethnique où deux langues, deux cultures coexistent ?*

Aux îles de la Madeleine, il y a deux masses aux extrémités et, entre les deux, une langue de terre qui les rassemble. Si cette langue de terre n'existait pas, ces deux îlots vivraient de façon tout à fait différente. Je crois que le traducteur se situe un peu là, comme cette langue de terre. Entre ces deux îles.

■ *Vise-t-il à s'aligner le plus exactement possible sur le texte de départ ou à créer une œuvre distincte, ayant son originalité propre ?*

La traduction littéraire fournit l'occasion idéale de libérer la créativité. J'espère

que cela se sent dans *Le voyage de l'iceberg*. C'est, bien sûr, la traduction de *Voyage of the Iceberg* ; cependant, j'ai dû déplacer certains termes particuliers, moduler. Il y a des climats psychologiques, des colorations qui ne peuvent pas être rendus directement, mais je tenais beaucoup à ce que certains épisodes gardent la couleur qu'ils avaient en anglais. Faute de pouvoir la respecter exactement au même endroit, j'ai transposé pour que cela se retrouve ailleurs. Oui, il y a une part de création dans la traduction littéraire, bien qu'elle soit difficile à reconnaître pour le grand public, un auteur et même un éditeur. Parce qu'un auteur part de zéro et crée de toutes pièces. Nous travaillons sur un canevas et, sans vouloir parler d'adaptation, nous recréons parallèlement une œuvre qui reflète le texte de départ, mais qui a son originalité également. J'hésite à dire « propre ». Peut-être dans quelques années serai-je plus affirmatif.

Et ici, cela n'a plus vraiment trait au livre de Brown, mais à la traduction littéraire, à la traduction en général. Sans vouloir paraphraser le célèbre « N'ayez pas peur » de Jean-Paul II, je voudrais dire aux traducteurs de ne pas craindre de faire des choses peut-être inhabituelles pour eux, mais qu'ils peuvent faire. D'avoir confiance, de se lancer !

Les textes que nous traduisons sont généralement utilitaires et nous avons rarement l'impression d'œuvrer pour le plaisir d'autrui, ce qui est le cas dans le domaine littéraire. Cela suscite un véritable bonheur qui ajoute beaucoup de couleur à l'exercice de notre profession, lui confère un caractère ludique et fait de notre métier un jeu. ☺

Les Assises simoniennes de la traduction littéraire



J.-P. Partensky

«**S**tatues de l'Espérance et de la Foi imbécile ferait un joli titre aussi *lasciato ogni speranza forza del destino* le tragica de coscienza déchirant le héros brûlant d'amour pour la femme du brutal ingénieur kibat les pauvres brutal mézélés étikas... »

Ô prix Nobel jusqu'à quels sommets nous élevez-vous ? Car ce membre d'une phrase infinie est extrait de *La Bataille de Pharsale*, roman de Claude Simon publié en 1969. Il figure dans un texte étudié par les 300 personnes venues de tous les pays d'Europe, mais aussi cette année du Québec, assister du 3 au 11 novembre 1995 aux secondes Assises de la traduction littéraire en Arles.

Claude Simon n'est certes pas facile à traduire. Sa prose est d'un ésotérisme tel qu'il est peu lu, même dans sa patrie. Pourtant nos confrères ne l'ont pas méconnu car il est déjà traduit en 18 langues. Et je vois là une manifestation du masochisme propre à certains membres de notre profession. En effet, selon son traducteur allemand, Helmut Scheffel : « Il n'y a pas d'histoire. Perceptions visuelles. À chaque instant, le passé est souvenir, et le futur annoncé. »

De fait, traduire Claude Simon c'est toucher du doigt la distinction entre traduction littéraire et traduction technique : il faut transposer pour rendre les effets

(absence de ponctuation, orthographe phonétique, rythme, surréalisme, sensualité, etc.) voulus par l'auteur.

À la table ronde sur les « Partis pris de la traduction » où linguistes et traducteurs s'étaient affrontés, trois conceptions furent envisagées : la traduction ethnocentrique, très libre, axée sur la culture des lecteurs dans la langue d'arrivée ; la traduction littéraliste, qui recherche l'exactitude avant la beauté et prend le parti de l'auteur ; enfin, celle empreinte de la « littérarité », que le traducteur réalise en restant fidèle à l'esprit sinon toujours à la lettre, en prenant le parti non de l'auteur mais de sa langue propre, dans son originalité par rapport à celle de ses compatriotes.

Certains « littéralistes » affirment ne pas traduire pour les lecteurs et ne pas hésiter à les faire souffrir. D'autres adoptent le point de vue inverse et s'appliquent à « singer » l'auteur, comme Colindreau, en recourant parfois à des artifices peu catholiques pour rendre la couleur du texte original aux yeux des lecteurs. Émettons l'hypothèse suivante : les lecteurs y gagneraient s'ils avaient plusieurs traductions, donc plusieurs versions d'un même auteur, et parfois même une collaboration.

Jean-Paul Partensky

Les multiples virages de la terminologie

Non, n'y voyez pas une coquille : c'est bien de « virages » qu'ont pu s'entretenir les terminologues et amis de la terminologie réunis en novembre pour le tout dernier colloque OLF-STQ intitulé *L'ère nouvelle de la terminologie*.

Certes il a été question de virage technologique, mais là n'est pas l'objet de mon propos, puisque ce virage-là est déjà bien engagé et qu'il ne surprend plus, ou du moins pas autant qu'avant. (Au rythme où vont les choses, qui a même le temps de s'étonner ?) Disons seulement que les ressources dont nous disposons commencent à peine à être exploitées.

Non, le virage qui m'a le plus frappé, moi, humble traducteur qui m'étais toujours cru le cousin germain du terminologue, c'est la nouvelle orientation qui, manifestement, se dessinait depuis plusieurs années et dont, pour la première fois (les mauvaises langues diront qu'il était temps), je me rendais pleinement compte : notre cousinage se résumait de plus en plus à notre formation de base. Bientôt, on ne nous trouverait plus qu'une vague ressemblance, celle qui nous unit aussi à nos lointains cousins, les linguistes et les lexicographes. Quel choc !

Quelques conférenciers plus tard, j'étais rassuré. Si j'avais perdu un cousin germain, j'avais toujours un parent et un allié, même si les branches de notre arbre généalogique semblaient s'être écartées.

Deux conclusions sont ressorties des débats avec beaucoup d'éclat.

Primo, le terminologue, de « redresseur de torts » et de « tordeur de bras » qu'il était ou qu'il passait pour être — résultat évident d'une démarche *a posteriori* —, se doit d'intervenir plus que jamais *a priori*, de travailler de concert avec le spécialiste, de « remonter à la conceptualisation ».

Secundo, le terminologue doit se perfectionner. Certains lui ont reproché les lacunes de ses connaissances : au lieu de s'étendre à la théorie (que d'aucuns jugent essentielle) et d'approfondir les éléments sociolinguistiques et les conditions propres à son milieu d'exercice, sa formation s'est limitée, jusqu'à il y a très

peu de temps encore, à l'acquisition de techniques de traduction, complétées d'éléments de terminologie.

Mais ce nouveau virage, après un cheminement qui aura été long et sinueux, mais inéluctable, est opportun. Cousins terminologiques, gardez les yeux bien ouverts, il ne faut pas le rater, sous peine de devoir tourner en rond.

Sylvain Caillé

Le Prix Vaugelas à Robert Dubuc

Le Prix Vaugelas est décerné cette année à Robert Dubuc. Si le lauréat n'a pas besoin de présentation, la distinction est moins connue. Qu'est-ce donc que ce prix que Robert Dubuc ira chercher le 25 avril à Genève ?

Le Prix Vaugelas est accordé par le Club de la Grammaire, organisme regroupant des grammairiens et des professeurs d'établissements d'enseignement supérieur qui veulent souligner tous les deux ans la contribution exceptionnelle d'un langagier à la vitalité de la langue. Il était donc tout à fait normal que le Club considère la candidature de Robert Dubuc dont la réflexion et l'action touchent tant d'aspects de la langue.

D'ailleurs, qui peut dire où Robert Dubuc brille davantage ? Est-ce en terminologie, en traduction, en rédaction, en pédagogie ou en sociolinguistique ? A-t-on déjà vu dans la profession un équilibre plus parfait que celui qu'il réalise entre théorie et pratique ? Nous aurions pu dire depuis longtemps au Club que Robert Dubuc est le plus grand. Notamment parce qu'il est des plus modestes. Comme tous les vrais maîtres.

Lorsqu'il rangera la médaille du Prix Vaugelas à côté de celles de l'Ordre des francophones d'Amérique (1985) et du Comité d'étude des termes techniques français (1979), Robert Dubuc pourra considérer qu'il se trouve à sa vraie place et à sa place légitime aux côtés de Robert La Bidols, Maurice Grévisse, Jean-Marie Laurence et Joseph Hanse dont le Club de la Grammaire a antérieurement récompensé l'activité.

Mais je ne peux m'empêcher de sourire en songeant que M. Vaugelas s'intéressait à la norme de l'élite sociale et intellectuelle. Cela me semble bien loin des préoccupations de Robert Dubuc. Mais, avec la tolérance qu'on lui connaît, il aurait sans doute su s'entendre avec Vaugelas.

Louise Brunette

Même les journalistes font des congrès !

Peut-être pour tenter de déjouer les pièges du contrôle de l'information



Trois jours durant, vous pouvez les voir défilier en chair et en os, grands et petits noms du journalisme, dans les salons de l'Hôtel Méridien. Somme toute, ils/elles semblent bien appartenir à la même race que nous, écoutent sagement les conférenciers et attendent leur tour pour parler.

Moment historique : au cours d'un show qui fit pleurer l'assistance, le magazine CROC a remis le prix de la Couille d'or, c'est-à-dire de la Coquille d'or, au *Journal de Montréal* pour ce titre fleurant l'euthanasie : « Les parents sont enthousiastes : les frères Blondin risquent de tomber dans un coma fatal. » L'heureuse coquille gagnante a été choisie parmi les milliers de coupures dont les lecteurs de CROC inondent leur magazine préféré chaque année. Le jury était composé de sommités bien renforcées, soit Paul-André Comeau, Simon Durivage, Lysiane Gagnon et Gilles Sénécal, ainsi que des drôles de CROC Sylvie Desrosiers, Hélène Fleury, Pierre Huet, Jacques Hurtubise et Jean-Pierre Plante.

Des quatre ateliers sur le thème « Le pouvoir des journalistes », le plus drôle fut sans doute celui consacré au post-mortem de la dernière campagne électorale au Québec. L'on y entendit, de la bouche de l'attaché de presse du premier ministre Bourassa, Ronald Poupard, que les journalistes avaient bien fait leur travail et avaient « bien transporté le message ». ... De son côté, André Sormany, responsable des communications pour Pierre-Marc Johnson, annonçait que le parti parlerait « directement » à la population durant la prochaine campagne, à l'aide du *direct mailing*. Autrement

dit, le rôle du journaliste est plutôt remis en cause.

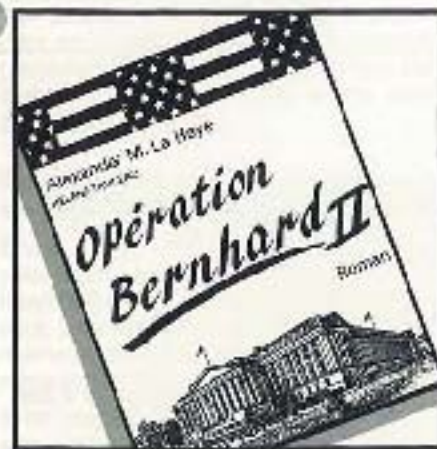
Cette remise en cause a d'ailleurs fait l'objet de la conférence donnée par Paul-André Comeau, rédacteur en chef du *Devoir*, dont ce journal a publié de larges extraits. Celui-ci s'inquiète de ce qu'il appelle « la Silicon Valley » de la communication publique au Québec, ces « boîtes de communication » du Vieux-Montréal qui sont devenues un intermédiaire supplémentaire dans la recherche et la diffusion de l'information. « Le message transmis prend un caractère plus neutre, plus dégagé des connotations habituelles. » Le débat soulevé est d'importance puisque, à l'aube du XXI^e siècle, saturés d'informations ponctuelles, nous constatons déjà la difficulté de s'informer — pour tout un chacun et pour les journalistes —, ainsi que le piège du contrôle de l'information qu'exercent, notamment, ces « boîtes de communication ».

Quant au prix Jules-Fournier décerné à Daniel Pérusse par le Conseil de la langue française « pour sa contribution exemplaire à la langue française », les membres de la STQ seront peut-être flattés de savoir que ce journaliste spécialisé dans la vulgarisation scientifique a longtemps exercé le métier de traducteur !

La Fédération professionnelle des journalistes du Québec publie également un mensuel, *Le 30*, magazine fort intéressant qui traite... d'information, de médias, et de ceux et celles dont le métier est justement d'informer.

Solange Lapierre

Intox et armes B



En voilà une qui a fait le grand saut (périlleux) de traductrice à auteure.

Un saut, qui plus est, dans l'exotique : le monde du « thriller ». Peuplé en l'occurrence de maîtres chanteurs faux-monnayeurs qui manient l'intoxication et les armes bactériologiques comme s'ils étaient tombés dedans quand ils étaient petits.

Hélène Trudeau, réviseuse à Bell Canada et co-auteure de ce roman un peu inquiétant, mûrit depuis longtemps le projet d'écrire. Lorsqu'elle a rencontré Alexander M. La Haye, lui-même était sur le point de concrétiser ses propres projets d'écriture. Et ce fut la synergie.

Ce qui a rapproché ces deux personnes si différentes par ailleurs, c'est un grand désir d'apporter un changement dans leur vie. Mais il a fallu concilier deux visions du monde. La Haye est passionné d'histoire, féru de la chose militaire — c'est du reste lui qui a apporté le scénario. Trudeau est une pacifiste à tendances féministes.

Il ne faut pas croire qu'Hélène Trudeau n'a fait qu'un travail de révision. Elle a participé à toutes les étapes : deux ans et demi de travail passe-temps (en sus du travail gagne-pain), plusieurs moutures, une sévère et constante autocritique.

Mais dans *Opération Bernhard II*, c'est La Haye qui met en scène ses personnages, sa conception à lui. Donc, en principe, l'avenir devrait nous réserver un deuxième volet à ce travail en duo. Puisque pour Hélène Trudeau « c'est une évolution quasi naturelle que de passer de la traduction à l'expression », voyons ce qui sortira de ses tripes.

Johanne Dufour

Alexander M. LA HAYE et Hélène TRUDEAU, *Opération Bernhard II*, Montréal, Cercle du livre de France — Pierre Tisseyre, 1985, 512 p.

Le français fera-t-il partie des langues techniques de l'avenir ?

Le diagnostic du déficit terminologique de la langue française face à la multitude de réalités nouvelles à dénommer fait l'unanimité. Il provoque même une nouvelle prise de conscience terminologique quant à l'avenir du français comme langue des sciences et des techniques.

Cette question a été le centre des discussions de plus de 200 spécialistes, traducteurs, terminologues, linguistes réunis en colloque, à Paris, du 9 au 11 décembre dernier. Ce colloque, organisé par l'Office de la langue (Québec) et le Commissariat général de la langue française (France) s'intitulait *Terminologie et Technologies nouvelles*.

Pendant de nombreuses années, seules les zones périphériques de la francophonie se sont montrées sensibles à l'importance croissante des problèmes terminologiques. C'est de ces zones, en contact quotidien avec d'autres langues, qu'est venu le développement des activités terminologiques et néologiques en langue française. N'est-ce pas au Québec que l'on a vu naître les premières tentatives d'organisation de travaux en néologie, à la suite du colloque tenu à Lévis en 1974 qui portait sur l'aménagement de la néologie ?

Ce qui a changé, c'est qu'aujourd'hui, face aux immenses besoins terminologiques suscités par le renouvellement constant des technologies, tous les francophones sont au même point : il n'y a généralement plus d'usage terminologique à décrire, il faut créer de toutes pièces les terminologies du futur.

Mais il y a nécessité de sensibiliser les chercheurs et les créateurs de technologie à la question terminologique, ont souligné plusieurs conférenciers. En effet, tous les efforts des organismes de terminologie resteront vains si les locuteurs spécialisés ne sont pas intéressés à la création, la normalisation et la diffusion des terminologies nouvelles.

On a aussi montré, par des études de cas particuliers, comment se créent les termes nouveaux et comment ils empruntent les canaux naturels de circulation de l'information du laboratoire vers l'entreprise, dans l'entreprise et de l'entreprise vers les consommateurs. Mais, dans ce domaine, les chemins qu'emprunte la terminologie sont à peine connus et il faudra encore beaucoup de travaux de recherche pour qu'on puisse

lenter d'esquisser un modèle de diffusion terminologique. De là à planifier l'implantation des terminologies nouvelles, l'écart est encore grand.

Le colloque n'a pas voulu passer sous silence le traitement des terminologies nouvelles par les dictionnaires et par les organismes de normalisation qui, selon le cas, peuvent contribuer à diffuser les néologismes ou à freiner leur implantation dans l'usage.

Les moyens électroniques dont les terminologues disposent aujourd'hui n'y ont pas, non plus, été négligés. En effet, les intervenants ont fait le point sur le développement des banques de terminologie et sur les nouveaux logiciels susceptibles d'être utilisés en terminologie.

Enfin, les représentants de divers organismes de terminologie ont souscrit à la mise sur pied d'un nouveau réseau de néologie scientifique et technique et chargé un comité de mettre en place. C'est un an, les structures du futur réseau. Les objectifs ? Diffusion de l'information néologique, coordination, mise en commun des ressources affectées à la production néologique et échange des produits.

Louis-Jean Rousseau
Office de la langue française

Ottawa licencié

Le couperet de Brian Mulroney est tombé sur le Bureau des traductions, où 82 traducteurs seront mis à pied de janvier à juillet : 19 à Montréal, 8 à Québec, le reste à Ottawa. C'est la première fois que le Bureau, qui emploie quelque 1700 personnes, fait l'objet d'une telle mesure, selon Ruth Cardinal, directrice des Communications du Secrétariat d'État.

Outre les traducteurs, une soixantaine d'autres salariés de ce ministère seront mis à pied par suite de compressions budgétaires. Les personnes licenciées se verront offrir d'autres emplois au sein de la fonction publique, dans la mesure des disponibilités, avant la fin de juillet. Par la suite, celles qui n'auront pas été placées figureront pendant un an sur une liste de priorité d'embauche.

La reformulation : les astuces d'un traducteur (suite)

Comme quoi la gymnastique (mentale) assouplit (l'expression)

par Claude Bédard

Dans la première partie de cet article, nous avons vu quatre stratégies par lesquelles le traducteur peut se tirer d'affaire en cas de difficulté de reformulation.

Reformulation... le mot ne me plaît qu'à moitié : il évoque un peu trop l'idée d'un corps-à-corps syntaxique fatalement basé sur la manière dont l'auteur du texte ce départ a choisi de présenter sa pensée. Mais pourquoi le traducteur ne chercherait-il pas à remonter jusqu'à cette pensée, pour la *reverbaler* ensuite à sa manière ?

Les trois procédés ci-après nous montrent les avantages, pour l'étape syntaxique, d'une intervention préalable au niveau conceptuel.

Les mots-clés spontanés en langue d'arrivée

Tout locuteur organise souvent son énoncé autour de quelques mots-clés qui lui viennent spontanément à l'esprit. Or, la traduction d'un tel énoncé peut ne pas facilement s'articuler autour des mêmes mots-clés ; au traducteur alors d'en trouver d'autres, propres à la langue d'arrivée, puis de réorganiser l'énoncé en conséquence.

It has been found that the costs of strengthening towers to carry heavier skywires make the scheme impractical.

On s'est rendu compte que le poids additionnel des câbles de garde entraînerait des coûts prohibitifs de renforcement des pylônes.

La phrase anglaise est vraisemblablement bâtie de façon à « caser » les mots-clés *scheme (is) impractical*. Or, en français, le traducteur hésite à partir d'un tel noyau, qui ne se traduit pas facilement de façon idiomatique. Alors, tout en se concentrant sur le raisonnement de la phrase, il se met à l'affût des mots-clés qui lui viendraient en tête. Et de fait, il

trouve la formule lapidaire : « Poids additionnel ? Coûts prohibitifs ! » et la phrase traduite s'organise d'autant mieux autour de ce noyau qu'il est idiomatique et spontané.

The charge of a charged battery falls in the course of time.

Toute batterie au repos se décharge lentement.

Ici, le traducteur a sauté directement à une expression qu'il connaît pour avoir étudié l'électricité, ce qui donne une phrase beaucoup plus réussie qu'une traduction littérale.

Fuel injection could well permeate the US market as larger volume production lowers manufacturing costs.

L'injection d'essence pourrait bien se généraliser sur le marché américain à mesure que les économies d'échelle se feront sentir.

Le traducteur s'est dit spontanément : « Ah oui, les économies d'échelle... », et a reformulé en conséquence.

Le changement de point de vue

Ce procédé, que Vinay et Darbelnet appellent la *modification*, mérite d'être souligné ici en raison de ses ressources considérables et généralement sous-estimées par le traducteur.

No coating shall be accepted when the dry film thickness is more than 20% less than the specified minimum.

... si l'épaisseur du fouil sec n'atteint pas 80 % du minimum prescrit.

La formulation tarabiscotée de la phrase anglaise pousse directement le traducteur à « trouver mieux ».

The indicator paper shows light blue when the drying agent is still capable of absorbing moisture and with increasing saturation turns white then light pink. The drying agent should be changed when indicator paper turns white or light pink.

... lorsque le papier indicateur a perdu sa couleur bleue.

Le changement de point de vue évite la répétition de « passe au blanc ou au rose pâle ».

This new sandblasting method reduces sand consumption. Also, the total absence of flying dust greatly reduces cleanup time.

(...) En outre, l'absence totale de poussière rend l'opération beaucoup moins salissante.

La reformulation française, très idiomatique, rend à merveille le message.

Catalytic cracking was developed during World War II to increase the production of motor and aviation gasoline.

Le craquage catalytique a été mis au point pendant la Seconde Guerre mondiale pour répondre aux besoins en essence de l'armée et de l'aviation.

Ici, la difficulté de traduire *motor* (au sens de « véhicule terrestre ») inspire un double changement de point de vue : d'abord, rendre *motor* par *armée* ; ensuite, réaménager la phrase à rebrousse en parlant des *besoins* (avec implication de leur importance considérable).

Operating variables must be kept within a desired range of values.

Les variables opératoires doivent être maintenues à l'intérieur de certaines limites.

Ici, on passe du contenu (une plage de valeurs) au contenant (les limites de cette plage).

The machine stops automatically once the time has run down. If it is desired to stop the centrifuge during a run, manually turn the timer to OFF.

L'appareil s'arrête de lui-même lorsque le temps de centrifugation est écoulé ; on peut aussi l'arrêter à tout moment en mettant la minuterie à OFF.

L'expression *during a run* ne se traduit pas facilement. Un changement complet de point de vue produit une version tout à fait idiomatique. (On notera que l'inspiration provient d'un **passage par l'oral** — dont nous avons parlé dans le numéro précédent —, ce qui montre bien que les divers procédés présentés ici ne sont pas étanches.)

La « fausse précision » dans l'énoncé à traduire

Écrire, c'est verbaliser une pensée, c'est-à-dire la rendre « concrète » au moyen d'un support verbal. Or, bien souvent, les mots qu'on choisit sont en eux-mêmes plus précis que la portion de message qu'ils représentent.

Il en résulte alors une « fausse précision » dont on n'est pas obligé de s'embarasser à la traduction ; au contraire, le traducteur perspicace y trouve une marge de manœuvre qui facilite nettement son travail de réexpression.

For many years, industry has been faced with solving a broad spectrum of problems involving cleaning and surface preparation.

Depuis longtemps, l'industrie est aux prises avec des tâches très variées de nettoyage et de préparation des surfaces.

Les quatre mots en italique de la version anglaise n'apportent aucune précision utile au message : autant de liberté laissée au traducteur.

One of the possible side effects is skin irritation beneath or around the electrodes.

... l'irritation de la peau, au voisinage des électrodes.

Ici, plutôt que de rendre lourdement les deux prépositions anglaises (« sous les électrodes ou autour de celles-ci »), le traducteur a jugé suffisant d'en employer une seule, de sens suffisamment large.

Catalytic reforming is a high pressure operation.

Le reformage catalytique exige une pression élevée.

Le mot *operation* a été jugé inutile ; l'accent a été mis sur *pression élevée*, l'élément-clé du message.

If the vapor pressure is too high, the gasoline will vaporize before it is pumped into the engine.

Si sa tension de vapeur est trop élevée, l'essence se vaporise avant même de parvenir au carburateur.

Le mot *pumped* a été traduit par un mot plus vague (*parvenir*) sans inconvénient pour le message. Par ailleurs, il est intéressant de constater le procédé inverse : le mot *engine* rendu par un mot plus précis (*carburateur*). Et même s'il s'agit d'un

spécifique en soi abusif (de plus en plus de voitures sont équipées non plus d'un carburateur, mais d'un dispositif d'injection), le lecteur comprend fort bien en contexte que ce mot évoque une réalité générale.

Therefore, the most desirable feedstock will contain a high concentration of naphthenes.

Il est donc souhaitable, en principe, que la charge soit riche en naphthènes.

Ici, le superlatif de l'anglais sert simplement à rendre l'idée d'une caractéristique souhaitable.

The [biological waste] bag and its contents can be discarded via any conventional handling system.

Le sac et son contenu peuvent être jetés avec les rebuts ordinaires.

On imagine la difficulté — et le piteux résultat probable — de traduire l'expression *conventional handling system* ; or celle-ci, si elle en impose à première vue, n'est en fait employée que par opposition à l'idée de « special handling system ».

You must work within the software.

Don't expect the computer to vary from its program. You must comply with its requirements.

Tout logiciel est plus ou moins « borné ». Il est incapable de s'adapter à vous ; c'est vous qui devez vous adapter à lui.

Ici on voit clairement que les versions anglaise et française ne sont que deux manières, parmi beaucoup d'autres, d'exprimer une même idée.

Reverbaliser, pourquoi pas ? Ces trois stratagèmes montrent bien que le traducteur peut jouer les rédacteurs... tout en restant dans son rôle, à condition de remonter au message qui se cache derrière les mots.

Cette gymnastique amène à découvrir que l'enveloppe verbale choisie par l'auteur de l'énoncé à traduire ne constitue bien souvent qu'une possibilité parmi d'autres. La traduction, dit-on, est un art d'approximation... mais la réaction l'est aussi ! Autant reconnaître ce fait, et s'en servir à la fois pour ne pas s'effrayer dans les faux problèmes de reformulation et pour donner plus de fraîcheur à ses traductions.

What's New and What's Not — The Retronym

par Elaine Kennedy

«A retronym is... [an established] noun fitted with an adjective that... used [not] to need but now cannot do without.¹ "Technology", for example, used to be simply *technology* until *high technology* came along and became the way most sophisticated, advanced people do things. Conventional technology then had to be updated to bear the burden of its underlying status: hence, *low technology*, the retronym.

Retronyming, although simply a type of compounding, which has traditionally been the most common method of word formation in English, French, and countless other languages for that matter, has until now gone unnoticed and unnamed.² Perhaps that is because it did not become objectionable until recently.

A case in point is *dialing*, which used to refer to making a call by manipulating the dial on a dial telephone. When the pushbutton telephone appeared, people, believe it or not, began *pushbutton dialing*. Even more incredible is that you are now said to be *rotary dialing* if you happen to be among the unenlightened still

using the old dial telephone, which, by the way, has now been retronymed, *rotary dial telephone*.

Even outside the ranks of purists and conservatives, some may wince at such unlikely extensions and such seemingly redundant compounds. But, the retronym cannot be dismissed; the time has come for it to claim its rightful place in neologizing.

When used well, it can mark useful distinctions. Think of the watch, for instance; a simple timepiece with a face, an hour and minute hands. When the *digital watch* made its debut and offered the novelty of a numerical display, an adjective had to be affixed to the old watch for purposes of differentiation. Hence the *analog watch*, an apparently harmless retronym at its face value.

When abused, however, it can obscure distinctions in a fog of redundancy. A conference used to be a conference which took place in a conference room among conferees. When a *teleconference* (a conference among people remote from one another and linked by a telecommunications device such as the telephone) became the only smart way to



TRANSLATEC CONSEIL LTÉE
288-0808

TECHNITRANS INC.
845-0219

Modem/télécopie G.I., II, III 288-7782



Service de Traitement des Données

SATURNUS Ltd/Ltée

True Data Services

1176 Place Phillips Suite 203 Montréal Québec
H3B 3C8 (514) 861-3488

Transfert des Données et Conversion des Documents

Les données peuvent se transférer entre
carte 80-cols, bande magnétique et tous les
formats de disquette suivants:

AES, MICOM, WANG, TRS-80, CP/M, MS-DOS,
APPLE, IBM PC, 3740, Displaywriter, etc...



Pour de plus amples informations: (514) 861-3488

do business, the old conference became a **face-to-face conference** — until the *videoconference* (a teleconference conducted by television so that participants can see one another) became the new only way. So the original conference, first retronymed *face-to-face*, which it was already, had to be retronymed **face-to-face on-site conference**. That's progress for you.

What is the future of the retronym? Perhaps we will know only in retrospect. And perhaps that has been the problem all along.

1. William Sairo, "On Language," *The New York Times Magazine*, March 17, 1985, p. 13.
2. Sapiro indicates in the abovementioned article that the term "retronym" was coined by Frank Mankiewicz.

Faits, dits et chiffres

Le français québécois standard

... Une plus grande conformité avec les décisions terminologiques de l'Office de la langue française ne signifie pas nécessairement un alignement sur le modèle du français européen : en effet, l'Office a entériné un certain nombre d'anglicismes lexicaux (*chow-chow*, *mincemeat*, *arrow-root*, etc.) et de régionalismes (*fèves au lard*, *bleuet*, *beigne*, etc.), proposé des néologismes (*racinette*, *bartothine*, etc.) et procédé à des adaptations de termes français à des réalités nord-américaines (*crâquelins*, *jambonneau*, *faux-filet*, *contre-filet*, *suronge* ne désignant pas tout à fait les mêmes réalités au Québec qu'en Europe). En plus d'introduire dans le français du Québec des termes pratiquement disparus du français européen (par exemple, *croûtilles* figurait dans l'édition 1930 du *Larousse gastronomique* et *moufflet*, mot de l'ancien français d'où vient l'anglais *muffin*, ne se trouve que dans le *Larousse bilingue* de 1960). Il n'est donc pas faux de dire que, depuis les années 60, nous assistons à l'émergence d'un français québécois standard : cette émergence provient de l'action de l'Office de la langue française mais en partie seulement car d'autres éléments (la presse, la radio-télévision, l'école, etc.) contribuent aussi à l'élaboration du français québécois standard. (Jacques Maurais, *La langue de la publicité des chaînes d'alimentation*.)

Quelle crise des langues?

Dix-sept fois plus de fautes dans les dictées, c'est un symptôme, mais on ne sait pas de quoi au juste...

Jacques MAURAIS et al., *La Crise des langues*, Québec, Conseil de la langue française et Le Robert, collection « L'ordre des mots », 1985, 490 p.

Du Québec à la Corée, du Mexique à la Yougoslavie s'élèvent les mêmes cris d'alarme : le vocabulaire se pollue, la syntaxe se désagrège, l'orthographe est à la débâcle, l'enseignement en faitille. La planète serait-elle atteinte d'un cancer linguistique généralisé ? Qu'on se rassure : ce ne sont pas les langues qui sont malades. Seulement les sociétés...

Voilà la grande conclusion de *La Crise des langues*, un ouvrage collectif aussi frustrant que fascinant publié par le Conseil de la langue française et les Éditions Le Robert. Le titre, en définitive, est trompeur. Car la plupart des collaborateurs — linguistes et spécialistes de l'éducation d'une vingtaine de nationalités — ne croient pas à une crise. L'évolution des langues ne fait que suivre son cours, disent-ils en substance, et rien ne prouve que les choses empirent.

La coordonnateur de l'ouvrage, Jacques Maurais, linguiste au Conseil, trace l'histoire du discours sur la « crise du français » au Québec — un très vieux thème, ici comme ailleurs — puis passe en revue les principales études consacrées à la question. Notre français est-il vraiment en train de dégénérer ?

Une étude publiée par le Conseil en 1984 comparait les résultats d'une dictée administrée à des élèves en 1961 et en 1982 : les garçons de 1982 avaient fait 8 fois plus de fautes que leurs prédécesseurs ; les filles, 17 fois plus. Mais selon une autre étude, publiée par le Conseil la même année, le nombre de fautes relevées dans la publicité alimentaire avait diminué de moitié entre 1951 et 1981. Match nul, donc, en attendant la publication, probablement cet automne, des résultats de l'enquête à grand déploiement menée par le Conseil sous la direction de Michel Guillolette, directeur général du Centre de linguistique de l'entreprise.

D'une façon ou d'une autre, estime Jacques Maurais, on aurait tort de s'inquiéter : « Jusqu'à un certain point, on peut



dire que les fautes manifestent le dynamisme de la langue : en commettant ces fautes, on se débarrasse du bois mort qui encombre le système. Le changement linguistique est plus un bien qu'un mal en soi : il s'agit d'une réponse à de nouveaux besoins. » Observation juste, mais étonnante tout de même de la part du Conseil de la langue française...

Où va donc le français du Québec ? « Plutôt qu'à une crise de l'orthographe ou de la langue, avance Jacques Maurais, peut-être assistons-nous à une crise de culture ou, plus exactement, de civilisation : à preuve, l'importance moindre accordée aux connaissances littéraires et historiques, ornements de culture savante de naguère. La place est maintenant occupée par la science et la

technologie. » Conclusion d'Alain Ray, de la maison Robert, auteur de l'article-synthèse du volume : « La crise des langues n'est qu'un aspect de la crise, permanente, des sociétés, et peut-être une manière d'en masquer en partie la nature essentiellement politique. »

On convient en somme qu'il existe un malaise à propos des langues, et que sa source n'est pas proprement linguistique. Mais on ne fait qu'esquisser une explication du phénomène : tensions sociales, politiques, culturelles, morales et autres tartinées à la crème. En fin de compte, on renvoie la balle dans le camp des sociologues et le lecteur reste Gros-Jean comme devant.

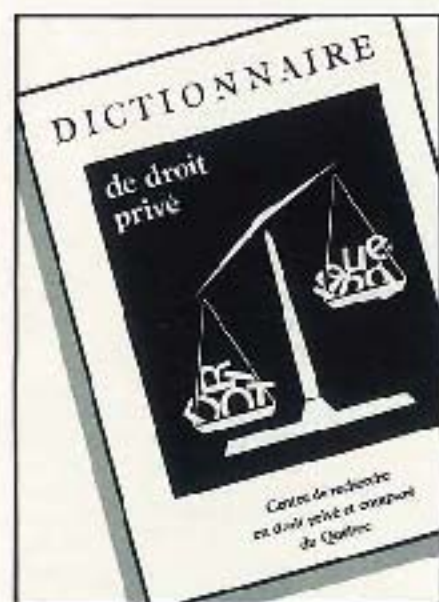
Pas tout à fait, à vrai dire. *La Crise des langues* se présente aussi, en effet, comme un extraordinaire panorama des grandes langues du monde, avec leurs problèmes communs et leurs difficultés spécifiques, en ce qui concerne notamment la normalisation. Certes, il y a de grands absents ; l'URSS, l'Inde, les pays arabes et africains. Mais il fallait choisir... Le Québec, la France, les États-Unis et l'Allemagne font l'objet d'articles particulièrement denses et intéressants. Il est toujours bon de se faire rappeler que la psychose de la « décadence linguistique » n'est pas l'apanage des Québécois. Et que d'autres ont des problèmes autrement plus complexes.

La Chine, par exemple, est encore très loin de l'unité linguistique. Dans ce pays de plus d'un milliard d'habitants parlant quelque 600 dialectes, la décision de généraliser l'emploi du putonghua (mandarin) comme langue nationale remonte seulement aux années 50, et le principe n'a été inscrit dans la constitution qu'en 1982. Pour que la normalisation se réalise, neuf Chinois sur dix devront apprendre un deuxième système phonétique. Or, depuis la révolution culturelle, l'emploi du putonghua parlé serait en régression. Ce qui n'empêche pas le linguiste Yang Jian d'affirmer que « la langue chinoise a fonctionné et fonctionnera toujours assez bien pour répondre aux besoins de la société. » Avec ou sans normalisateurs.

Paul Morisset

2000 Pieces of the Civil Law Puzzle

Pre-sifted native lexical material of high quality (for once)



Paul-André CRÉPEAU et al., *Dictionnaire de droit privé*, Montréal, Centre de recherche en droit privé et comparé du Québec, 1985, 211 p. (première version) [19.50 \$]

Translators in Québec often lack adequate documentation and nowhere can this predicament be more sharply felt than in Québec legal translation. Until now the well-equipped legal translator has been one who masterfully cultivates his or her biceps through extensive use of legal dictionaries such as Black's, Osborn, *Lexique de termes juridiques* (Dalloz), Herbst, Quemner, Jérôme, the Québec Statutes, Codes and case-law as well as equivalent Federal texts – in all no less than 200 kilos of hefty volumes – none of which specifically addresses problems of Québec legal terminology per se. It is therefore with understandable relief that we now welcome the *Dictionnaire de droit privé* prepared by a select team of juri-linguists under the direction of Professor Paul-André Crépeau at the McGill Québec Research Centre of Private and Comparative Law.

As a treatise on methodology in dictionary making, the *Dictionnaire de droit privé* will most likely take a well-earned place among more traditional French language dictionaries as a model on how legal dictionaries can and should be written. Throughout its 211 pages, entries are presented in an orderly fashion whereby essential data are given first:

part-of-speech labels, source language, senses, specialized fields, usage(s), definition(s); then auxiliary data are mentioned: legal illustration, quotation, linguistic example, occurrence, remark, synonym, opposite meaning, neighbouring term, incorrect form. The selection and arrangement of informative items in each entry bear witness to what has been a successful and cooperative undertaking of jurists and linguists in all stages of production. Furthermore, in nearly every entry, numerous references are made to authoritative writings, statutes and codes which, needless to say, can be so immensely helpful in determining proper usage. Hence, a first round of congratulations to Professor Crépeau and his multidisciplinary team!

Since the dictionary is, according to its authors (p. 5, Introduction):

“une œuvre à caractère scientifique, à la fois sur les plans juridique et linguistique, les articles du dictionnaire sont rédigés dans un langage technique, mais en évitant, dans toute la mesure du possible, le jargon professionnel du juriste. Comme, de plus, l'ouvrage est conçu comme dictionnaire de spécialité, il ne comprend pas, en principe, de termes relevant de la langue courante, si ce n'est ceux qui ont aussi une acception juridique (ex. acte, obligation).”

In this respect the technical character of the dictionary is upheld from cover to cover and truly represents a work of specialization. As such, it is not a translation dictionary and does not provide English language equivalences, but then this seemingly has not been of concern to the authors in this first edition. Nonetheless, legal translators in Québec who are used to digging their terminology out of disparate references, will be working for once from pre-sifted native lexical legal material of high quality, hence no unwanted outside interferences.

It is noteworthy that as a first edition, the dictionary is more of a preview of what is to come than the real thing itself for, in the opening pages, there is a notice to the effect that:

“Le Dictionnaire de droit privé, une fois complet, comprendra environ 10 000 termes.”

“Cette première version, arrêtée au 17 juin 1985, contient plus de 2 000 acceptions tirées, notamment, des

généralités du droit, du droit des obligations et du droit des biens.”

Therefore, until all the returns are in, it is premature to speculate on the final outcome. Yet while waiting for the other 8 000 terms, there remains much to be said concerning the first lot.

In the purist Cartesian tradition of French Civil Law, many if not most definitions are formulated in the abstract which steps legalistic positivism and allows for a plurality of applications. For instance:

“Abandon n.m. Acte abdicatif portant notamment sur un droit réel, sur la possession d'un bien ou sur une prétention juridique (...).”

And a little further on:

“Abdication n.f. Syn. acte abdicatif (...) L'abdication du droit d'invoquer la prescription a seulement pour résultat de consolider le droit du propriétaire et de priver le tiers qui usucapait d'un droit qu'il avait acquis de se prévaloir de la prescription (...).”

Hence each definition provides a piece of the conceptual fabric that goes into making up the complex interwoven tissue of Civil Law thinking. Therein lies a challenge that does not lend itself to casual treatment for any one term and its definition(s), as they in turn can have direct repercussions on any other number of terms and definitions and so goes the system. This is chain reaction at its best and exhaustivity means fathoming the unsounded depths of Québec legal semantics. No mean task for any group of professionals!

It is therefore understandable that the McGill group initially has chosen the “relatively” safe shoals of general Civil Law, some property and obligation terms – the worst has yet to come. As the lexical net is cast wider and wider, juri-linguists will find themselves coming up with an incongruous catch of traditional civilian terms mingled with uncivilized common law hybrids. Just for one, take consideration, that refugee from English contract law that persistently has weaseled its way into areas of Civil Law, has been expelled therefrom many a time and still has managed to bounce back with amazing resiliency. I shall be most interested in seeing how this one and many others will be compared and contrasted with proper Civil Law concepts.

The *Dictionnaire de droit privé* shall most likely be for French legal language in Québec of similar stature as what the Civil Code has represented for French law in Québec, i.e. a sturdy bulwark for the promotion and spreading of correct Civil Law expression. My warmest congratulations to Professor Crépeau and his team.

Wallace Schwab

Julien Green : entre l'écriture et la traduction

« Je ne disais pas les mêmes choses dans les deux langues, parce qu'en écrivant en anglais j'avais le sentiment obscur de n'être pas tout à fait la même personne. »



Julien GREEN, *Le langage et son double* — *The Language and its Shadow*. Introduction et notes de Giovanni Lucera. Éditions de la différence, 1985, 413 p. [35, 75 \$]

Pour ceux qui n'ont pas oublié leurs manuels de version latine, la présentation des textes ne sera pas nouvelle. En regard d'une version, l'autre. Mais cette fois, il s'agit de l'anglais et du français. Écrits en français ou en anglais entre 1923 et 1975, les textes qui composent le recueil de Julien Green nous sont aujourd'hui présentés avec leur version correspondante et la particularité qu'il s'agit de la traduction de l'auteur.

Né à Paris de parents américains, Julien Green est l'un des rares auteurs contemporains à pouvoir écrire indifféremment en anglais ou en français. Si son œuvre littéraire est bien connue, sa conception de la traduction l'est moins. Mises à part les réflexions sur cette dernière dont il a parsemé l'ensemble de son œuvre — son *Journal* contient déjà à lui seul 12 tomes —, Julien Green traducteur s'est peu manifesté.

Les textes que l'auteur nous présente dans cet ouvrage sont variés : études sur William Blake et Charles Péguy, fragments autobiographiques, essais, etc. Trois d'entre eux nous livrent néanmoins de très belles réflexions sur le langage et la traduction. Il s'agit de « Une expérience en anglais », « La traduction et le "champ des Écritures" » et « Mon premier livre en anglais », écrits à l'origine en anglais et que l'auteur nous offre ici en traduction et accompagnés bien sûr de leur version originale.

Julien Green soulève plus de questions sur le langage et la traduction qu'il n'en résout car, dit-il, « l'incertitude me paraît quelquefois beaucoup plus près de la vérité que les solutions catégoriques ». Les propos qu'il nous tient ne sont pas tout à fait nouveaux. Mais qu'ils proviennent d'un écrivain qui s'est lui-même heurté aux problèmes de la traduction leur donne un intérêt particulier. Combien de théoriciens se sont-ils en effet exprimés sur la question sans s'être déjà confrontés à cette rude tâche qu'est la traduction ?

Dans une entrevue qu'il accordait au journal *Le Monde* lors de la parution de son ouvrage, Julien Green déclarait : « En réalité, on ne peut pas traduire. La vraie traduction, c'est la recherche des équivalences plutôt que le transport littéral d'une langue dans une autre. Traduire littéralement c'est désastreux. Une traduction fidèle est nécessairement une trahison. » Ce défi impossible, Julien Green en aura toujours subi la fascination.

On lira cet ouvrage pour découvrir et redécouvrir l'œuvre de Julien Green, ou encore pour les allées et venues linguistiques qu'il nous propose. Le lecteur attentif se demandera à qui imputer un certain nombre d'erreurs, notamment « mais quelques [sic] soient les raisons d'admirer... ». Sans doute le titre de membre de l'Académie française met-il l'auteur de l'ouvrage au-dessus de tout soupçon.

Monique C. Cormier

* 20 septembre 1985, p. 24

Nouveautés

OLF • BTQ • CLF

BINETTE, Reynald, *Vocabulaire du ponçage du bois*, série « Meuble et bois ouvré ». Québec, 1985, 64 p. [2,50 \$]

Troisième d'une série d'ouvrages consacrés à la terminologie de l'industrie du meuble. Environ 400 entrées françaises avec définitions, Index A-F, illustrations et bibliographie. (Éditeur officiel du Québec)

BINETTE, Reynald, *Vocabulaire des panneaux dérivés du bois*, série « Meuble et bois ouvré ». Québec, 1985, 84 p. [3,95 \$]

Issu de la même série que le précédent. Compte 500 termes se rapportant notamment aux opérations et matériaux de fabrication des panneaux de fibres, des panneaux de particules et des contreplaqués. Définitions, illustrations, lexique A-F et bibliographie. (Éditeur officiel du Québec)

BOUTIN-QUESNEL, R., BÉLANGER, N., KERPAN, N., ROUSSEAU, L.-J., *Vocabulaire systématique de la terminologie*. Québec, 1985, 39 p. [2,95 \$]

Mise à jour de l'édition provisoire parue en 1979. Présente en 4 chapitres — terminologie, terminographie, répertoires et normalisation — un inventaire systématique du vocabulaire de la terminologie. (Éditeur officiel du Québec)

Comité interentreprises du tricot chaîne lesse Meuris, *Vocabulaire du tricot chaîne*. Québec, 1985, 72 p. [3,50 \$]

Premier ouvrage terminologique bilingue traitant de ce domaine. Plus de 700 termes relatifs aux métiers et à leurs accessoires, aux types de mailles, aux apprêts et procédés d'apprêtage, etc. Avec illustrations, Index français et bibliographie. (Éditeur officiel du Québec)

BUREAU, Conrad, *Le français écrit au secondaire. Une enquête et ses implications pédagogiques*. Documentation de travail du Conseil de la langue française, Québec, 1985, 142 p. [8,95 \$]

Présentation, qui se veut à la fois un essai et un rapport de recherche, d'une importante recherche sur la maîtrise du français écrit par les élèves du secondaire. (Éditeur officiel du Québec)

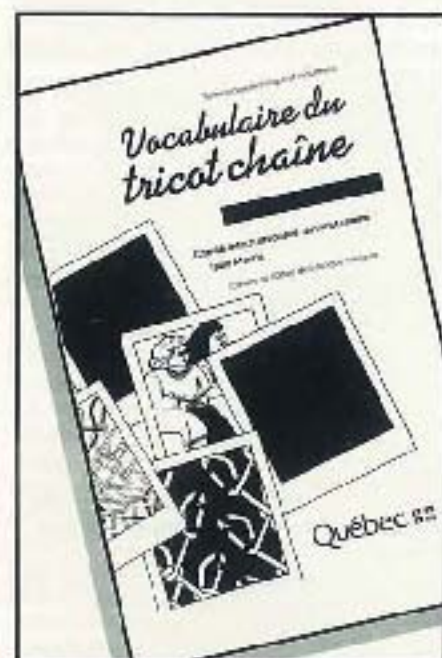
Office de la langue française, *Énoncé d'une politique relative aux québécoisismes*. Québec, 1985, 64 p. Document définissant des critères par lesquels des québécoisismes techniques

et scientifiques recevront une reconnaissance officielle. Avec glossaire de 125 québécoisismes donnés à titre d'exemple. (O.L.F., Division de la diffusion, C.P. 316, 800, Place Victoria, Montréal H4Z 1G8)

TRADUCTION • LINGUISTIQUE

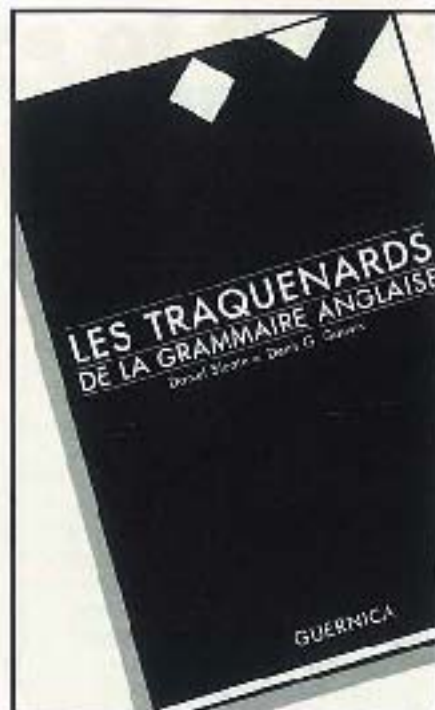
BEHMAN, Antoine, GHANEL, Gérard et al., **Les Tours de Babel**, Mauvezin (France), Trans-Europ-Repress, 1985, 352 p.

Recueil d'essais sur la traduction, dont « La traduction et la lettre — ou, l'auberge du lointain » de A. Berman, « Poétique d'un texte de philosophe et de ses traductions : Humboldt, sur la tâche de l'écrivain de l'histoire » de H. Meschonnic et « Le nominalisme à l'œuvre dans la constitution de la métaphysique : remarques sur la traduction-tradition d'Aristote » de A. Jaufin. Pour clore le traité, la première traduction française, par Antoine Berman, d'une conférence de Friedrich Schlegel-Schlegel sur la tâche de l'Académie Royale des Sciences de Berlin sur les différentes méthodes de traduire. (T.E.R. Brampey 3212C Mauvezin FRANCE)



LAVAILLÉ, Élisabeth, **Fonctions de la traduction en didactique des langues**, Paris, Didier Érudition, Collection « Traductologie », n° 2, 1985, 115 p.

Ouvrage sur la réhabilitation de la traduction pédagogique dans la didactique des langues. Confrontation des pratiques de la traduction



pédagogique avec celles de la traduction professionnelle telles qu'elles sont enseignées à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ÉSIT) de Paris.

LEDUC, Dominique, DAIGLE, Brunilde, **L'ATTO, rétrospective 1920-1980**, Documents de traductologie, Université d'Ottawa, 1985, 66 p.

Réunion de deux articles remaniés faisant état des grandes étapes de l'évolution de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario, la doyenne des associations professionnelles de traduction du Canada.

SLOATE, Daniel, GAUVIN, Denis G., **Les traquenards de la grammaire anglaise**, Montréal, Éditions Guernica, 1985, 198 p. [19,95 \$]

Guide préparé à l'intention des francophones. Offre des solutions à de nombreux problèmes spécifiques auxquels fait face le traducteur. Index pratique à la fin. (Les Éd. Guernica, C.P. 633, Succursale N.D.G., Montréal H4A 3R1)

VAN DETH, Jean-Pierre, **La traduction et l'interprétation en France**, Paris, Commissariat général de la langue française, 1985, 212 p.

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Petit Larousse illustré 1986, Paris, Librairie Larousse, 1 818 p. [38,95 \$]
139 nouvelles acceptions dans la partie langue et 59 dans la partie noms propres

viennent enrichir la version 1986 de ce dictionnaire encyclopédique. Compte maintenant plus de 75 500 entrées. (Les Éd. françaises, 1411, rue Ampère, C.P. 395, Boucherville (Québec) J4B 5W2)

TRANSPORT

Canadien National, Services linguistiques, **Lexique des locomotives diésels-électriques**, Montréal, 1985, 82 p.

Canadien National, Services linguistiques, **Vocabulaire de l'intermodal — Imprimés**, Montréal, 1985, 131 p.

DROIT

Chambre des Communes, Comité permanent des communications et de la culture, **Une charte des droits des créateurs et créatrices** (Rapport du sous-comité sur la révision du droit d'auteur), Ottawa, Approvisionnements et Services Canada, 1985, 150 — 136 p.

TÉLÉCOMMUNICATIONS

Télélobe Canada, Services linguistiques, **Dictionnaire bilingue des télécommunications internationales : équipements de transmission**, Montréal, 1985 [60 \$]

Ouvrage illustré qui regroupe 3 805 termes anglais et français et 839 notions définies dans les deux langues. Touche notamment aux câbles à fibres optiques, câbles métalliques, équipements de multiplexage, etc. (Télélobe Canada, Services linguistiques, 680, rue Sherbrooke ouest, Montréal H3A 2S4)

DIVERS

Commissariat général de la langue française, **Guide des mots nouveaux**, Nathan, 1985, 160 p.

Répertoire de termes anglo-américains et de leur(s) équivalent(s) français établis par les commissions ministérielles de terminologie françaises depuis leur création en 1972. 36 domaines traités.

FAIDÉAU, Pierre, **Dictionnaire pratique de graphologie**, Éditions M.A., 1985, 400 p. [39,50 \$]

Plus de 130 types d'écritures répertoriées, analysées et commentées par des graphologues professionnels, permettant de définir les grands traits psychologiques du scripteur. (D.M.F. Distribution, 472, rue Deslauriers, Saint-Laurent (Québec) H4N 1V4)

L' Association des traducteurs et interprètes de l'Alberta publie un bulletin trimestriel :

Transforum. Dans le numéro d'octobre 1985, on pouvait lire entre autres des articles sur l'interprétation à la Chambre des communes et sur... « L'érotisme et la traduction », bref compte rendu d'une conférence de la Société littéraire de Calgary. Des nouvelles de l'Association complètent ce numéro. (P.O. Box 11636, Edmonton, T5J 3K8)

Quant à l'Association des traducteurs et interprètes de la Saskatchewan, son organe d'information est le **Bulletin de l'A.T.I.S.** Les deux derniers numéros de 1985 (3, 1 et 2) contiennent, outre de brefs comptes rendus d'ouvrages ou de colloques, maintes nouvelles d'intérêt professionnel. Pour le lecteur de l'Est, c'est un article sur des expressions du terroir qui suscite le principal intérêt : *pot holes, prairie wool, slough pump, buffalo chips, prairie oysters, texas gate*... Quel potentiel de magnifiques faux sens ! (3336 Angus Street, Regina, S4S 1P8)

Le Mot a publié son dernier numéro (13). Ce bulletin du Centre de traduction et de terminologie juridiques de l'Université de Moncton est remplacé par **Le Juriste**, nouveau bulletin d'information de l'École de droit. À la « Chronique jurilinguistique », du premier numéro : « Alternative : plus qu'une question de choix ». (Abonnement gratuit : Le Juriste, École de droit, Centre universitaire de Moncton, Moncton E1A 3E9).

Médias & Langues est mort, vive **Qui-Vive International**, « le magazine de la langue française ». Le sommaire du numéro 1 annonce plus de 15 rubriques, ce qui est beaucoup, même pour une revue de 100 pages. Signalons une étude sur trois traductions de *l'Enfer* de Dante, un dossier sur le français en Égypte, des articles variés (l'informatique en anglais ou en français ?), « Stratégie pour la langue française », « La France n'est pas un pays latin », des comptes rendus d'ouvrages et de « manifestations ayant pour trait commun la langue française ou la francophonie », et des nouvelles diverses où l'Amérique francophone est bien représentée. Abondant et touffu. (Qui-Vive International, 71, rue Ampère,

75017 Paris. Prix de lancement : 180 F/6 numéros.)

À l'occasion de son 30^e anniversaire, la Fédération des traducteurs et interprètes finlandais (1300 membres) publie un numéro spécial de sa revue, **Juhla-Kaantaja**. La plupart des articles sont rédigés dans la langue nationale et accompagnés de courts résumés en trois autres langues. Parmi les sujets traités : un historique de l'Association, les faux amis (allemands) en finnois, le Centre finlandais de terminologie technique, le travail de l'interprète, les changements de structure de la profession de traducteur, l'adaptation théâtrale, la révision, le fonctionnement du Comité des litiges de l'Association (53 cas examinés en 1983, règlements de 15 000 \$ au bénéfice des membres). Bref, un riche numéro qui fait regretter de ne pas connaître le finnois.



Dans son numéro spécial (16), **Langue et société** publie, dans les deux langues officielles, une série d'articles sur la question des droits linguistiques au Manitoba : historique, débat récent et arrêt de la Cour suprême.

Le **Bulletin du Conseil de la langue française** (2, 4) présente les nouveaux dirigeants de cet organisme et ses partenaires en Europe. « Des faits, des chiffres » et « Démographie et langue » rendent compte d'enquêtes sur l'évolution de la situation linguistique au Québec et dans le reste du Canada.

La francisation en marche (5, 2) a pour thème « Réussir l'informatique ». (Les ordinateurs peuvent parler français, mais les logiciels sont anglophones de naissance. Toutefois, on compte déjà 1000 logiciels créés ou traduits au Québec.)

Outre une dizaine d'articles sur l'enseignement de la rédaction technique, **The Technical Writing Teacher** (XII, 2) publie une bibliographie des ouvrages et articles parus aux États-Unis en 1984 dans le domaine de la communication technique et commerciale.

Technostyle (4, 1) change de format et se met à l'heure du traitement de texte. Au sommaire : « The Teacher of Technical Writing in Canada: A Profile », « A Bibliography of Administrative and Technical Communication in Canada », « Rédaction spécialisée et utilisation du dictionnaire », « Teaching Business Communications Students to Write as Readers ».

Informatique & Bureautique (sept. 85) présente deux logiciels de traitement de texte avec correcteur orthographique. Dans le numéro d'octobre : « Un traducteur profite de son expérience informatique » (exemple d'informatisation de la traduction).

La recherche a consacré un numéro spécial (170, octobre 1985) à l'intelligence artificielle : reconnaissance de la parole, systèmes experts, robots...

Les **Nouvelles de la FIT** (IV, 3) publient les rapports des comités et commissions de la Fédération internationale des traducteurs (congrès de Vienne) et les « Orientations des activités de la FIT pour la période 1985-1987 ». On peut y lire aussi deux articles : « La terminologie des traités » et « Copyright and the Translator » (tour d'horizon de la situation en Europe et au Canada). Signalons enfin un droit de réponse concernant les sources d'inspiration de l'ouvrage *Écrire et traduire*.

Parmi les articles au sommaire de **Babel** (31, 3), retenons « Fidelity Versus Pragmatism » (l'éternel débat...) et « English Technical Translation ».

(organisation d'un service de traduction et formation des traducteurs techniques). Dans les rubriques : un bilan de la reconnaissance professionnelle en Belgique et quelques comptes rendus.

Traduire (125), revue de la Société française des traducteurs, propose entre autres les articles suivants : « L'interprète et l'interprétation », « La condition du traducteur salarié en mars 1985 » (68 % de femmes, 70 % de cadres, rémunération annuelle moyenne : 24 500 à 32 000 \$), « Du français à l'hexagonal » (Ex. femme de ménage : technicienne de surface ; curé : responsable de l'équipe sacerdotale ; bidonville : cité de transit), « Calques et stylistique comparée », et « New York-Paris » (brève note sur les *non bank banks* et les *money machines*).

NOUVELLES DE LA



NEWSLETTER

REVUE TRIMESTRIELLE publiée par la
FEDERATION INTERNATIONALE DES TRADUCTEURS
(IFT)
International Federation of Translators,
Organisation internationale non-gouvernementale agréée de
l'Unesco (Catégorie A)

Boulevard de la Paix 10812

no 3

Rédaction : 10 rue de la République, B-1050 BRUXELLES, Belgique
Téléphone : 335 10 11 (5 lignes)

Dans **Le Linguiste / De Taalkundige** (1-2/1985) signalons un article sur « L'anticipation en interprétation simultanée ».

On peut lire dans le bulletin de la Translators' Guild de Londres, **TGNL** (X, 4), les résultats d'un sondage sur les tarifs et la rémunération des traducteurs britanniques en 1985.

Translators News (automne 85) fait écho, en éditorial, à l'éventualité d'une fusion entre deux associations de traducteurs britanniques : The Translators Association et the Translators' Guild, cette dernière ayant des démêlés avec the Institute of Linguists... Something is cooking ! Dans le même numéro : un compte rendu de la conférence d'Arles de juin 1985 (trois



volets : le statut des traducteurs, l'aide à la traduction et initiatives en vue de promouvoir la traduction), et « Translators and Computers – Encoding Text » (la traduction sur cassette pour photocomposition).

Dans les récents numéros de **The ATA Chronicle** (XIV, 9, 10 & 11) relevons une nouvelle rubrique, « SoftTalk », destinée aux traducteurs qui utilisent des micro-ordinateurs, et des articles : « Machine Translation Systems Proliferate in Japan » (The Japanese are coming !) et « Writing User Manuals for Japanese Readers » (nécessité de l'adaptation au destinataire).

Dans son deuxième numéro, **Núcleo** (École des langues modernes de Caracas) présente notamment une Bibliographie espagnole de la traduction : problèmes théoriques, difficultés de la langue espagnole, techniques de rédaction, encyclopédies générales, dictionnaires monolingues, bilingues et spécialisés.

Meta (30, 3) propose quatre articles : « Les termes techniques en interprétation simultanée » (problèmes, tactiques, paramètres de qualité), « To Translate or not to Translate ? » (plus exactement : comment traduire ? ; en annexe, quatre versions anglaises d'un poème de Baudelaire), « Rhetorical and Stylistic Issues in Translation Pedagogy » (voies nouvelles ouvertes par l'évolution de la pensée traductionnelle) et « Réflexions sur la manière de traduire ou les trois états de la traduction » (décapage chronologique original et autre attestation de progrès). La pédagogie

est aussi abordée sous d'autres rubriques : « Informatique, traduction et enseignement des langues », « La place de la réflexion théorique dans l'apprentissage de la traduction ». Parmi les études terminologiques et linguistiques, signalons « doyen ou doyenne ? » et « Jusqu'au diesel, dans l'arbre des moteurs thermiques ».

Dans le **Bulletin de la Corporation des traducteurs et interprètes du Nouveau Brunswick** (6, 1), un article sur « Des règlements révisés, codifiés et... traduits » (comment traduire et réviser 1,5 million de mots en quatre mois) et la suite de « Progrès récents dans le domaine de la traduction juridique au Canada ». La CTINB vient de fêter son 15^e anniversaire.

C'est-à-dire... (16, 3) dit beaucoup : une étude de l'adjectif qualificatif en français contemporain, une présentation de deux vocabulaires bilingues (maquillage télévision et mesure en radiotélévision) récemment publiés par le Service de linguistique de Radio-Canada, deux notes terminologiques (ustensiles de cuisine et clubhouse), un compte rendu du *Grand Robert de la langue française* (grâce auquel « nous n'avons plus à envier le Webster aux Anglo-Saxons »), enfin, un hommage au lexicographe Louis-Alexandre Béllisle.

L'actualité terminologique / Terminology Update, bulletin du Bureau des traductions, continue d'intéresser ses lecteurs à des domaines variés. Dans le 18, 8 : « Les couleurs qui se mangent » (terminologie des colorants alimentaires), « Les notions de franchisage et de concession commerciale », « Terminologie de la chronopharmacologie », « Minorité visible : un terme, un concept », « L'hélice transsonique ». Et dans le 18, 9 : « Monitoring et Surveillance dans le domaine de l'environnement », « Terminologie de la psychopharmacologie clinique », « Proactif dans le vocabulaire de la gestion », un court article sur « La situation traductionnelle » (qui n'est pas la situation de la traduction mais « la situation de production du langage ») et trois comptes rendus d'ouvrages : *World Guide to Terminological Activities*, *Vade-mecum linguistique* et *Dictionnaire général de la technique industrielle* (anglais-français).

On trouvera dans **Terminogramme** (32) l'index récapitulatif des articles parus dans ce bulletin de la Direction de la terminologie de l'OLF. Le numéro 33-34 contient un article sur « L'énoncé

de la politique de l'Office de la langue française relatif aux québécismes », des comptes rendus d'ouvrage (le *Grand Robert, Terminology Manual, The Standardization of American English*) et de colloques, et une rubrique bibliographique.

Les dernières livraisons de **Communication et langage** nous offrent, entre autres, une analyse des constituants, de la structure et du contenu des romans dits d'« évasion » et une étude littéraire, « les phrases de Céline, ou la cohérence dans le délire » (n° 61) ; un texte sur la « jargonite », maladie qui affecte les rédacteurs scientifiques et techniques, et la réponse du Centre commun d'études de télédiffusion et télécommunications au problème de la couleur de la mise en page sur écran (n° 62) ; « l'écriture pour être gueulée », article dans lequel on propose deux catégories d'auteurs, selon qu'ils écrivent pour une lecture orale ou silencieuse, et l'écriture « efficace », celle des textes de vente par correspondance, dont les règles suivent le plus celles de nos structures mentales (n° 63) ; le modèle bibliographique chinois, et « une stratégie d'écriture inspirée du jeu de Go », texte étonnant sur l'analogie entre l'écriture du texte, qui nous fait relier entre elles les idées pour en faire un raisonnement solide, et les stratégies militaires chinoises... (n° 64).

Au sommaire de **Terminologie** (n° 8), les termes *acceptation* et *acceptation*, *charge de travail*, *circular* et *faire circuler*, *focus*, *inbreeding*, *table de négociations* ainsi que le suffixe *-ité*.

Le mot de passe/Password nous propose (II, 9 à 12), du côté français, un mini-léxico de la dotation en personnel, les équivalents de *professional* et *staffing*, une brève étude portant sur le verbe *compléter*, ainsi que le vocabulaire des stations service, du pneu et de la roue. Dans la partie anglaise du bulletin on trouve la fin du jargon des requins de la finance, l'emploi de *literally*, les trois types de phrases en anglais ainsi que la façon de bien les construire...

Lexicom (14 et 15), bulletin terminologique de la Société des comptables en management, étudie les termes *coût*, *valeur*, *prix* et présente le micro-ordinateur (description, domaines d'utilisation au bureau, glossaire de la micro-informatique) : puce, souris, tortue... toute une petite ménagerie à apprivoiser !

Dans **Terminologie comptable** (2, 10), le Comité de terminologie de l'Ordre des comptables agréés du Québec analyse le sens de l'expression *timely disclosure* et propose des équivalents.

À la rubrique « Pour bien se comprendre » d'**Hydro-Press** (18, 20), on s'instruit en lisant « C'est-ce qu'une électrotechnologie ? » et « Un nouveau tic... la bureautique » (de la base de données au vidéotex). Dans le numéro 22, le service Rédaction et Terminologie présente le *Vocabulaire du contrôle de gestion* (40 termes et définitions).

Le bulletin **Infoterm Newsletter** (38) est constitué de comptes rendus de rencontres organisées à Vienne en 1985 : Second Infoterm Symposium, First Termnet Assembly, First International Workshop on Terminology Documentation.

Dans les **Informations terminologiques** (27), diffusées par la Direction de la traduction et de la terminologie du Parlement européen, signalons les études suivantes : « Loaded language : deregulation, liberalization, privatization, etc. », « Monographie 'banque' » (31 termes composés avec *banque*), « Grève » (75 termes relatifs aux grèves), « Some English Titles and Awards and their Equivalents » (*fellow, associate, scholarship, grant...*), « Commerçants et chefs d'entreprise ». En annexe : un index des études précédentes portant sur le sens et la traduction de *juridique, judiciaire, légal*.

La revue **Liberté** (162) publie deux articles sur « Les taupes de l'édition ou le métier de réviseur-correcteur-linguistique-de-manuscrits », « Prête-moi ta plume... et ton cerveau » présente un plaidoyer en faveur d'un métier ingrat, anonyme, mal rémunéré, non reconnu (pas d'appellation spécifique en français, pas d'association professionnelle), n'apportant que la « vague satisfaction intime d'avoir fait d'une ruine un monument ». Plus personnel, plus polémique (féministes, sautez la page 12 !) mais tout aussi « vécu », le second article – « Exercices de révision » – est un petit chef d'œuvre d'humour : l'auteur nous dit pourquoi « il ne sera jamais à l'aise dans ce métier qu'il aime ». Réviseuses (majorité oblige) : à lire avec délectation. (LIBERTÉ, C.P. 399, succ. Outremont, Montréal H2V 4N3, (514) 781-4447 – 5 \$).

Faits, dits et chiffres

Embrassez le féminin

... Si je dis plus souvent « un abonné » et « un répondant », il peut quand même féremment – convaincu que je suis qu'en dépit des féministes le masculin continuera toujours à embrasser le féminin... (Jean-François Pelletier, « Et au pays de la publicité ? »)

Bible Publishing = Big Business

... The Bible is Holy Scripture, the inspired Word of God. Yet go to the bookstore in your local shopping mall and you will find the Word of God in half a dozen to a dozen different English translations, and in two or three, or more, editions of each translation. The translations may vary drastically in the style of their English, and some Bibles will contain more biblical books than others. For the uninformed consumer, shopping for the right bible is a bit like buying a stereo system: the multiplicity of choices is bewildering and ultimately frustrating. And, like the manufacture of stereo components, Bible publishing is big – surprisingly big – business. According to the Christian Booksellers Association, Bible sales in the United States total some \$197 millions annually. (Barry Hoberman, "Translating the Bible", *The Atlantic Monthly*, Feb. 1985.)

Les traductions vieillissent mal

Les grands livres vieillissent bien, pas les traductions. C'est ce qu'expliquait Walter Benjamin : « Alors que la parole de l'écrivain survit dans sa propre langue, le destin de la plus grande traduction est de disparaître dans la croissance de la sienne, de périr quand cette langue s'est renouvelée ».

Sur les rails de l'anglicisme

Loco Revue, qui cultive l'anglicisme en matière de railways, donne récemment la liste des locomotives françaises à vapeur, classées selon le nombre de leurs essieux. Or, sur 25 types de locomotives, il y en a 23 qui portent des noms anglais : *Pacific, Ten Wheel, Consolidation*, etc. Comme le disait Montesquieu, Comment peut-on être Français ? (Jean-Paul Vinay, "Idle Thoughts of an Idle Lexicographer")

File + Thunderscan : un moyen simple et peu coûteux d'illustrer vos fiches de terminologie

par Pierre Marchand

Dans le numéro précédent de *Circuit*, je vous ai présenté le gestionnaire de fichiers *File* que la société Microsoft a conçu pour le Macintosh. J'y mentionnais au passage qu'avec ce programme il est possible d'illustrer par une image chacun des termes faisant l'objet d'une fiche. Aujourd'hui, je vous propose de voir par quels moyens concrets on peut inclure des illustrations dans un fichier électronique.

Nous allons supposer au départ que les illustrations qui vous intéressent existent déjà soit sur feuille imprimée soit sous forme d'objet en trois dimensions et que vous voulez uniquement les intégrer dans votre fichier. Pour parvenir à vos fins, vous devez disposer d'un appareil qui vous permette de lire les images afin de les convertir en symboles numériques compréhensibles par l'ordinateur. La plupart des systèmes de cette nature sont basés sur l'emploi d'une caméra vidéo qu'il suffit de raccorder à l'ordinateur : l'image produite par la caméra est analysée par un programme spécialement conçu à cette fin. Le grand avantage de ce système, c'est qu'il vous permet de transférer dans l'ordinateur non seulement ces illustrations, mais aussi des images d'objets en trois dimensions. Il y a cependant un revers à cette médaille : l'utilisation d'une caméra rend obligatoire l'installation d'un système d'éclairage qu'il faut régler très minutieusement si l'on veut bien faire ressortir les aspects de l'image à traiter.

Un rôle inattendu pour une imprimante

Personnellement, j'ai jeté mon dévolu sur le système *Thunderscan*, qui élimine l'emploi d'une caméra. Comment est-ce possible ? Imaginez une cartouche ayant la forme, le poids et les dimensions d'une cassette de ruban dont on se sert sur les imprimantes d'ordinateur. À un bout de l'appareil, se trouve un « œil électronique » capable d'enregistrer les valeurs de gris et de noir de l'image à analyser. À

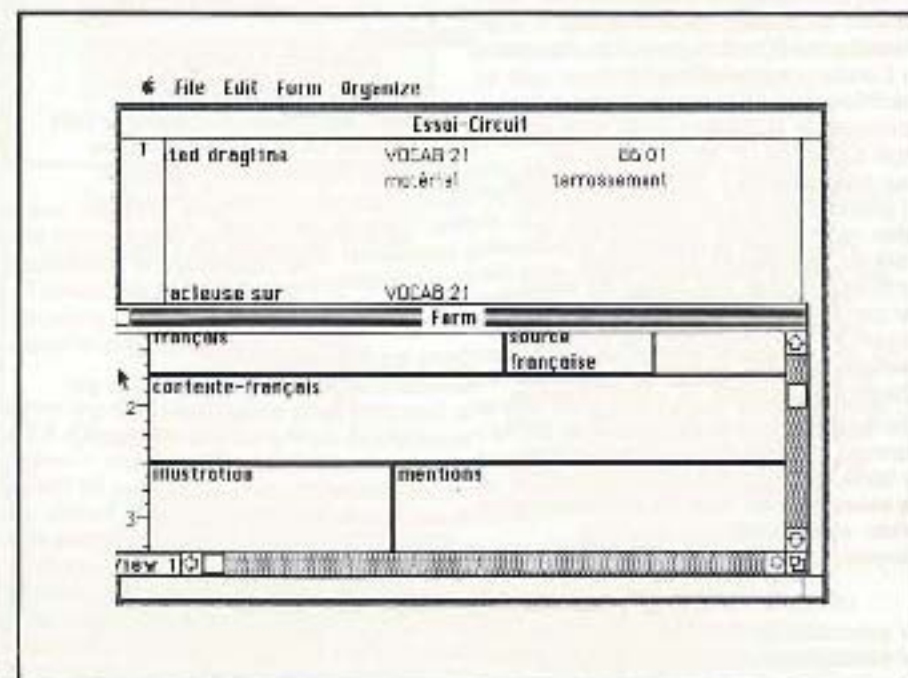


Figure 1 Une fiche de terminologie sur l'écran du Macintosh, telle qu'elle est produite au moyen du programme *File* de Microsoft. À l'avant-plan, le masque de saisie (voir notre article de décembre dernier) auquel nous avons ajouté un champ destiné à recevoir une illustration.

l'autre bout, un câble spécial raccorde la cartouche à l'ordinateur. Pour analyser une image, il suffit de retirer ce l'imprimante *Imagewriter* la cassette contenant le ruban encreur et de mettre en place la cartouche *Thunderscan*. Vous avez deviné : c'est le mouvement de l'imprimante qui permettra à la cartouche optique de balayer l'image en sens horizontal. Le rouleau de l'imprimante, quant à lui, sert à faire avancer l'image en sens vertical. Vous avez donc compris également que l'image à analyser se trouve installée sur le rouleau lui-même, comme s'il s'agissait d'une feuille de papier à imprimer. Sauf que dans ce cas-ci, tout fonctionne à l'envers : l'imprimante transfère dans l'ordinateur le contenu de la feuille de papier (de sorte que l'image se dessine à l'écran) au lieu d'imprimer sur le papier le contenu d'une image préalablement dessinée sur l'écran. Ce procédé possède les qualités et les défauts opposés à ceux des systèmes vidéo : il est impossi-

ble de lire des objets, l'image à analyser devant obligatoirement figurer sur une feuille de papier suffisamment mince pour pouvoir être placée sur le rouleau de l'imprimante. Par contre, il n'y a aucun éclairage à installer, ce qui vous évite d'avoir à transformer votre bureau en studio de télévision.

Comment faire, maintenant, pour analyser une image ? Vous avez déjà installé la cartouche optique (il suffit de quelques secondes) et vous avez mis en position « scan » l'interrupteur qui se trouve sur le chemin du câble branché en permanence à l'arrière de l'ordinateur. L'étape suivante consiste à appeler le programme d'analyse fourni avec le système et à demander la fonction « focus ». À l'aide d'un bouton moleté fixé sur la cartouche, vous mettez alors l'image au foyer ; un indicateur à l'écran vous permet de savoir quand la mise au point est convenablement effectuée. Ce réglage

fait, vous appelez la fonction « scan ». Une fenêtre graduée fait son apparition et il ne reste plus qu'à prendre la souris et à dessiner, à l'intérieur de cette fenêtre, un rectangle correspondant aux dimensions que prend l'image sur la feuille installée dans l'imprimante (il se peut en effet que l'image à analyser n'occupe, par exemple, que le coin supérieur gauche d'une feuille de 8,5 sur 11 : le rectangle de sélection permet alors de ne lire que la portion occupée par l'image, ce qui accélère considérablement l'opération).

Avant de lancer l'opération de balayage, vous pouvez faire un autre réglage qui pourra s'avérer plus que précieux dans bien des circonstances. En effet, il vous est possible d'agrandir (jusqu'à 400 %) ou de réduire (jusqu'à 25 %) l'image à transférer. Vous voilà maintenant prêt à mettre en route l'analyse proprement dite. L'opération peut demander un certain temps (jusqu'à une quinzaine de minutes) si vous analysez des images de grandes dimensions (la limite maximale est de 8 pouces sur 10). Au fur et à mesure du balayage, l'image apparaît à l'écran, de sorte que vous pouvez interrompre l'opération si vous n'êtes pas satisfait des résultats (le cas peut se produire si, par exemple, vous avez mal fait la mise au point).

Une fois l'opération terminée, vous pouvez « jouer » avec votre image comme bon vous semble. Il est en effet possible de modifier les contrastes et la luminosité de l'image, un peu comme avec un écran de télévision. Soit dit en passant, la définition de l'image obtenue par le *Thunderscan* est très élevée. Vous avez droit, également, à une palette de 32 demi-teintes pour chacun des points composant l'image. Il vous est de plus loisible de supprimer entièrement la fonction demi-teintes afin d'obtenir une image fortement contrastée.

Lorsque vous êtes satisfait de votre image, vous l'enregistrez soit comme document *Thunderscan* (ce qui vous permet d'en régler de nouveau les contrastes et la luminosité) soit comme document *Macpaint* (ce qui vous donne accès à toutes les fonctions de dessin fournies par ce dernier programme). Dans l'un et l'autre cas, vous disposez d'outils vous permettant de raffiner votre image et de la nettoyer : il peut arriver en effet que certaines lignes droites soient mal lues par *Thunderscan*, de sorte qu'il faille en corriger les zigzags. À noter cependant qu'avec l'expérience, on peut prévenir ce problème en effectuant dès le départ les réglages appropriés. La documentation du fabricant est, à cet égard comme à de nombreux autres, exemplaire.

¹ C'est le mot employé par les auteurs du manuel.

crawler-mounted dragline excavator	VOCAB 21 matériel	85 C1 terrassement
---	----------------------	-----------------------

grue à benne rehausse sur chenilles	VOCAB 21
--	----------



Synonyme : draguillère sur chenilles

crawler mounted power shovel	VOCAB 21 matériel	85 C1 terrassement
-------------------------------------	----------------------	-----------------------

pelle sur chenilles



Figure 2 Deux fiches de terminologie avec leur illustration. Les images que vous voyez n'ont pas été dessinées par l'auteur. Elles ont été lues avec le système *Thunderscan* et introduites dans le programme *File* de traitement de fichiers. Le hasard a voulu que les images à lire soient imprimées en aplat (c'est-à-dire sans demi-teinte). Le programme *Thunderscan* est toutefois capable de reproduire des images (photographies, dessins, etc.) comprenant un grand nombre de demi-teintes.

Coller une image sans se coller les doigts

Vous voilà prêt maintenant à passer à l'étape cruciale de l'opération : le transfert de l'image dans le programme *File*. Bien entendu, vous avez déjà dessiné votre masque de saisie (voir *Circuit*, décembre 1985). Il ne reste plus que deux étapes à traverser pour arriver à votre but. Premièrement, il vous faut ajouter dans votre masque un champ réservé à l'illustration. Il suffit, pour ce faire, de dessiner un rectangle aux dimensions appropriées et d'informer *File* que le champ en question servira à l'inclusion d'une illustration. Une fois cela fait, vous n'avez plus qu'à faire appel aux menus déroulants du Macintosh afin de « coller » dans le champ ainsi créé une image que vous aurez préalablement « copiée » avant de quitter le programme *Macpaint* ou *Thunderscan*. Et voilà, le tour est joué.

Pour illustrer (sans jeu de mots) mon propos, je me suis amusé à confectionner un fichier à partir des *Vocab* publiés par le service de Linguistique du CN. La

figure 1 contient le masque de saisie correspondant au fichier tandis que la figure 2 vous montre deux fiches illustrées. Tout ce qu'il reste à faire, c'est d'imprimer vos fiches sur carton (voir les mises en garde de mon article de décembre dernier) et de les classer dans votre fichier. Après cela, les traducteurs et les autres utilisateurs n'auront plus à consulter plusieurs sources pour faire le lien entre un terme et son illustration. Quant au personnel appelé à confectionner les fiches, il pourra oublier la photocopie, les ciseaux et le pot de colle : désormais, l'illustration fait partie intégrante de la fiche de terminologie.

File, de Microsoft, se vend environ 250 \$ à Montréal.

Thunderscan coûte un peu moins de 400 \$, tous les accessoires compris (une cartouche optique, un câble avec interrupteur « scan »-« print », le logiciel, un couvercle spécial destiné à faciliter le va-et-vient du câble et divers accessoires de réglage).

Andy's ABC's

A primer on the theory and practice of terminology
as contrived and perpetrated in the province of Québec

by Andy Lauriston

To M & A,

... may they never know by what folly
they are nourished.

A is for **Associative**
and of contexts is said
when you know a term's bed-
mates
but are no further ahead.

B is for **Bank**
which by duty you feed,
then in times of depression
are required to weed.

C is for **Context**,
which when cut of taken,
a term for a turnip
could well be mistaken.

D stands for **Definition**:
A statement of meaning
that to concept from term
leaves no sense intervening.

E stands for **Extraction**
(gleaning for some staff)
and of terms it is said
as is wheat said of chaff.

F is for **Field**,
the confines to play
and over whose sidelines
all terms bounce aslily.

G stands for **Generic**
white labels and such
which tell precious little
but cover so much.

H is for **Hapax**,
a jewel so rare
that with rigour and forethought
you pretend was not there.

I is for **Inference**,
by which you state with conviction
that a term would, could and
should
(but is actually fiction).

J is for **Justify**.
You must state your case,
for errors well founded
cause no loss of face.

K is for **KWIC**,
the ultimate indexing tool
giving infinite access
to the absolute fool.

L stands for **Labels**,
a senseless creation
that sets apart equals
by discrimination.

M stands for **Meaning**,
whose sense seems quite clear
as long as semantics
does not interfere.

N is for **Neologism**,
term for newness noted,
(that has aged or deceased
once it's found, bound and
quoted).

O is for **Off**
(fount of jobs well befriended)
not the French Language Office
as Dear Flo'd be offended!

P is for **Punctual**,
i.e., not being late,
which in single-term research
is too seldom one's fate.

Q stands for **Quasi-synonym**,
with near-synonym synonymous,
or nearly so, for all do know,
the threat of clones is ominous.

R is for **Rating**,
for terms now designed,
as with films, to protect
from uncovered behind.

S is for **Standard**,
the One Truth all-abiding,
which you dutifully quote
before all doubts confiding.

T is for **Term**,
what the trade's all about,
but whose nature gives rise
to considerable doubt.

U stands for **Usage**,
whose unfaithfulness harries;
it obeys but one law —
it invariably varies.

V stands for **Vocabulary**,
which all studies have shown,
unlike hair you have more of
the older you've grown.

W is for **Word**,
a term not to be uttered
to minds that with
lexical units are cluttered.

X is for **Xerox**,
arm well worth commanding
(transgression of copyright
laws notwithstanding).

Y stands for **Year**
and of source must be stated
to show that your error
is at least not out-dated.

Z is for **Zero**
on which budgeting based
our job never has won
and too seldom has placed.



IBM Canada Ltée

abel bureau de traduction

- QUALITÉ • RAPIDITÉ • PRIX IMBATTABLES •
- DEVIS GRATUITS •
- GRANDS PROJETS TECHNIQUES •
- Télécopieur •

7382, rue Kildare
Orrville (Québec)
H4W 1C3

(514) 484-5131



Frenette, Boulanger et associés, s.c.c.

550, rue Sherbrooke ouest, bureau 900
Montréal (Québec) H3A 1B9

- Traduction
- Terminologie
- Communications

Tél: (514) 842-4437

TEL: (514) 262-0922

NEXUS-TECH

BUREAUTIQUE OFFICE AUTOMATION
FORMATION (PC) TRAINING (PC)
TRAITEMENT DE TEXTE WORD PROCESSING

LUCIE M. DORION
PRESIDENT

3660, RUE JEANNE MANCE #1917
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3P7

Executec enr.

- Services de traitement de textes et de publicité postale
- Word Processing and Direct Mail Services

Andi Oliver
Director

3455 Drummond • Suite 704 • Montréal, PQ H3G 2R6
(514) 849-0147 • (514) 264-9170

TRADUCTIONS TERRANCE HUGHES INC.

TERRANCE HUGHES, PH.D.
MEMBRE AGRÉÉ DE LA SOCIÉTÉ
DES TRADUCTEURS DU QUÉBEC

1120, AV. SAINT-VIAUTEUR OUEST
OUTREMONT (QUÉBEC)
H2V 1Y7

TÉL: 874-1877

CSV

- Traitement de textes AES, MICOM, WANG
- Correction d'épreuves anglais, français
- Transcription de cassettes

**CENTRE DE SECRÉTARIAT
VENDÔME INC.**

5515, chemin Queen Mary
Bureau 101
Montréal (Qc) H3X 1V4
481-6002

Dilog

Consultants en Micro Systèmes

ORDINATEURS, IMPRIMANTES, MODEMS
LOGICIELS POUR TRAITEMENT DE TEXTE,
BASE DE DONNÉES, COMPTABILITÉ, ect.

(514) 525-9070



La langagerie

Cabinet de traduction

1200, avenue du Collège McGill, bureau 510

Montréal (Québec) H3G 4E7

Télécopieur: (514) 875-8467 Téléphone: (514) 875-8820



Le Cabinet a cinq ans!

Hier.

La langagerie Inc. a été fondée le 1^{er} mai 1981. Le Cabinet a cinq ans. Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important...

Aujourd'hui.

L'essentiel, c'est que le Cabinet a accompli d'énormes progrès et propose à sa clientèle:

- des compétences hors pair (au moment où nous écrivons ces lignes, notre personnel comprend 22 collaborateurs à plein temps: traducteurs et traductrices, réviseurs et réviseuses, terminologues, relectrices, spécialistes du traitement de texte et auxiliaires);
- un souci aigu de la qualité (la réalisation de la plupart de nos textes fait intervenir, en plus de la traduction, une recherche terminologique, une révision et une relecture);
- une grande capacité de travail (volume annualisé de sept millions de mots);
- une vaste permanence (nos bureaux sont ouverts tous les soirs jusqu'à 22 h, ainsi que tous les samedis et dimanches);
- des textes livrés sur des supports magnétiques variés (IBM, AES, Xerox et Wang);
- et, puisqu'il faut en parler, un éventail d'honoraires très souple.

Et demain.

Ce qu'il y a d'encore plus important, c'est qu'au-delà de simples motifs d'intérêt, le Cabinet veut apporter son modeste concours à l'évolution de la traduction et de ses conditions d'exercice, en investissant dans les secteurs qui offrent à notre profession les meilleures perspectives de perfectionnement: terminologie, recherche et traduction assistée.

Gilles Tremblay
Président et copropriétaire